MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 07201 644 7

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/louisiietrichard00fazy

LOUIS II

ET

RICHARD WAGNER

LOUIS II

ET

RICHARD WAGNER

PAR

EDMOND FAZY

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Avec une Version nouvelle sur la Mort de Louis II

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1893

Tous droits réservés

LIBRARY
JAN
2
1985

Les Filles du Rhin parlent :

.....« Rien n'est franc et fidèle
que dans l'Abyme :
faux et lâche
est ce qui là-haut se réjouit ! »

(Richard Wagner, *L'Or du Rhin*).

AUG
7
1984

ML
410
W11F39
1893

LOUIS II & WAGNER

Le Roi de Bavière ! A lire ce nom, aucune personne sachant un peu les choses ne pourra — me semble-t-il — se défendre d'une mélancolie, d'une rêverie triste où parmi des gens qui ne comprennent pas, qui tout bas raillent, outragent, calomnient, s'entreverront le chaste Prince pâle, et ses Lacs désolés, et ses fastueux Châteaux, et son Poète-Musicien, son génial Ami qu'il sauve et

I

« Le Dieu qui habite en mon sein...
Il ne peut rien faire agir au dehors. »

(Goethe, *Faust*.)

Madame Éliza Wille, née Sloman, a publié au mois de Mars 1887 dans la *Deutsche Rundschau* une série de lettres que lui écrivit Richard Wagner. Ces pages nous sont un très précieux et très sûr document pour l'étude des relations, de l'intimité qui furent entre le Musicien-Poète et le Roi Louis II de Bavière. Nous

traduirons intégralement cette correspondance.

Richard Wagner s'est beaucoup reposé, a beaucoup travaillé en Suisse : c'est à Zurich, dans la sérénité d'une halte parmi des amis excellents, que ses rêveries sur l'œuvre d'art de l'avenir se précisent, s'harmonisent, acquièrent la certitude et la clarté de la conception ; il « réclamait », dit Madame Éliza Wille, le concours de « tous » les arts pour la représentation du « contenu purement humain » de ses drames...

En l'année 1864, Madame Éliza Wille reçoit de Wagner, qu'elle croyait installé

à Vienne, une lettre où se manifeste la détresse matérielle et psychologique du Musicien-Poète à cette heure d'angoisse et d'imminente défaillance entre le désastre de Tannhäuser à Paris et le merveilleux avènement du royal Sauveur :

« Révérée amie !

Je vous prie de conférer avec nos amis, de vous enquérir s'ils tiennent possible de me recevoir chez eux pour cet été. De cette façon, le but de mes derniers tourments pourrait être atteint. Voici leur origine : afin de pouvoir rester sans trouble à mon travail, je cher-

chai à éluder pour cette année la nécessité d'un assez grand voyage artistique en Russie par l'emprunt d'un capital équivalent aux recettes que j'avais en vue là-bas. Je ne parvins pas à avoir cet argent : La funeste situation où je finis par tomber après avoir manqué la Russie est sur le point de prendre une tournure rassurante. A tels qui m'ont sous les yeux moi et ma situation et peuvent juger de près, il fut possible de la bien concevoir, de l'excuser, et donc aussi d'y trouver remède.

Mais comme en tout cas je me vois obligé de renoncer à mon installation ici,

à cause des dépenses évidemment trop grandes qu'elle entraîne, il s'agit d'abord de me ménager pour le temps que nécessite encore l'achèvement de mes *Maîtres-Chanteurs*, un abri approprié, tranquille et convenable. A ne considérer que la stricte réalité de la situation, c'est dans la maison de la famille W... que cela se trouverait le mieux. Je sais bien que des scrupules se sont fait valoir contre une transplantation à demeure là-bas. Mais aussi je ne projette rien de tel. Après l'achèvement de mon travail, résultat qui, si aucun dérangement ne survient, peut se produire avec la fin du

prochain été, je me tournerai vers Pétersbourg, vraisemblablement pour me fixer là-bas tout à fait : si je ne devais pas me résoudre à ce dernier parti, une définitive transplantation à Pétersbourg, je me retirerais alors, extrême étant le besoin que j'ai de m'appuyer à une famille, très vraisemblablement chez de miens parents.

Maintenant, au contraire, il ne s'agit que d'un asile où vite entrer pour la continuation de mon travail, qui sinon pourrait se trouver bien près d'être entièrement et pour jamais abandonné.

Et, comme de précédentes invitations

à faire chez vous un séjour de quelque durée n'ont point, jusqu'à présent, été proprement rétractées par mes amis, j'y accroche la tentative d'une si haute importance à mes yeux, oui décisive et dernière pour le sauvetage de mon travail.

Madame W... sera seule juge si ma chambre de travail doit être préparée dans le corps de logis ou dans le petit pavillon que j'habitai jadis. Quelques meubles indispensables sont encore à ma disposition, et on pourrait en tirer parti. Au reste, je ne demande pour moi que table et service. En aucune façon, je ne tomberai autrement à charge.

Je vous prie maintenant de faire vite des ouvertures à ce sujet, et je m'adresse à vous afin d'apprendre avant tout si tant est que l'on tienne mon souhait pour réalisable.

Soyez très cordialement remerciée pour les nombreux et grands témoignages de sympathie que vous me donnez, et conservez-moi, je vous prie, parmi toutes circonstances, votre amitié.

Votre bien dévoué,

RICHARD WAGNER.

Penzing, près Vienne, 14 Mars 1864.

L'aventure se termine par un appel de l'amie et l'arrivée de Richard Wagner chez les Wille, à Mariafeld. M. Wille est absent : durant de longues semaines, Madame Éliza Wille sera seule avec le Musicien-Poète, supportera seule le lourd devoir de rasséréner sans cesse et d'apaiser cette âme tourmentée.

Madame Wille assure à son hôte la studieuse retraite inviolée qu'il réclamait. Les fâcheux — simples curieux de passage à Zurich ou admirateurs désireux de rendre un hommage — rencontrent porte close. Wagner vit absolument isolé dans la maison des Wille :

même, il prend ses repas dans sa chambre. Il produit peu ; ses efforts passionnés avortent en pénibles rêveries. Alors, il se lève et marche à travers le jardin. Sur la terrasse, parmi le crépuscule or et deuil, il semble avec sa longue robe de velours brun, sa noire toque, un patricien magnifié d'Albrecht Dürer.

C'est l'heure de l'extrême angoisse, des pires luttes contre les puissances adverses. Wagner ne se montre pas seulement nerveux, fantasque, irritable : malgré son étrange force de volonté, le découragement, le dégoût d'agir, le désespoir définitif l'envahissent peu à peu.

Il se sent perdu fors le cas d'un miracle. Après l'échec de Tannhäuser en France, la consolation d'une vraie victoire en Allemagne lui a été refusée : Des concerts, des concerts partout ! mais la Représentation d'un de ses drames ? La presse, les chanteurs, les musiciens lui demeurent en somme hostiles, la nation l'ignore et les directeurs de théâtre lui ferment les portes. Son rêve est trop sublime : il projette avec Semper un Théâtre disposé comme ceux d'Athènes, où les spectateurs ne se feraient point face, n'auraient devant les yeux que la scène, où l'orchestre officierait invisible,

un Théâtre idéal uniquement consacré à l'Œuvre et point au plaisir des regards, un Théâtre-Temple où la représentation deviendrait une sorte de Solennité, de Fête religieuse. Des amis de l'art pourraient et voudraient-ils réunir les moyens nécessaires à une telle entreprise ? Ou se rencontrera-t-il peut-être un Prince qui consentirait à dépenser pour cela ce que lui coûte une année d'entretien de son triste Opéra ? « Au commencement fut l'Action ! » s'écrie Wagner avec Faust. Mais un aveu amer lui échappe : « Je n'espère plus vivre la Célébration de mes *Jeux*, de ma *Dramatique*

Fête [1] : oui, c'est à peine si j'ose espérer encore trouver assez de loisir et d'entrain pour l'achèvement de la Composition musicale. »

Le nouvel Opéra de la Cour, à Vienne, semblait le refuge des belles Harmonies exilées : vite le public, exquises grandes dames et seigneurs les plus aimables du monde, se lasse de cette musique déconcertante et troublante. Heureusement, le jovial Offenbach succède sur l'affiche à ce macabre Wagner : d'obscènes et imbéciles parodies, des opérettes au dialogue spirituel comme une conversation

[1] *Bühnenfestspiel*,

de commis voyageurs vont guérir en la petite pâmoison du rire élégant les nerfs délicats si brutalement froissés. Karlsruhe maintenant voudrait être la ville hospitalière : par un caprice de millionnaire amateur d'art, le Grand-Duc de Bade désire s'attacher Wagner, le pensionner, lui ouvrir le théâtre de la cour. Le projet échoue grâce à l'entourage du falot souverain : ces faquins d'antichambre s'offensent des prétentions de Wagner : « Ce misérable histrion réclame un équipage princier ! Il prodigue l'argent de ses concerts avec une magnificence qui sied mal à son rang, ce musicien ! L'autre

soir, il dépensa des sommes absurdes pour donner un souper à ses interprètes. Ce fou ruinerait le pays ! »

A Mariafeld, chez Madame Élisa Wille, près de la pieuse amie quasi maternelle en sa sollicitude sans doute désintéressée, Wagner, dépris par accès du labeur musical, se réfugie sûr de sentir cette douce et chaste présence apaiser un temps les affres de son cœur, l'orage où son génie se débat en vain, tournoie, cesse de croire à ses ailes ; et il parle, il parle comme pour s'étourdir ; il s'abandonne à mille confidences : histoires d'enfance et de première jeunesse égayées de plai-

sants, de rafraîchissants souvenirs ; propos plus intimes, aveux brusques, simple et familière confession de l'âme en peine, du poète en mal d'œuvre ; cris de colère ou de haine, d'espérance ou d'amour ; puis badineries, taquineries, caresses aux enfants de l'hôtesse, éloge de Vienne, *l'unique ville musicienne d'Allemagne*, description de la demeure de Penzing, disposée, meublée selon les goûts du Poète-Musicien, portrait rapide de domestiques excellents et dévoués, un homme, une femme et un grand chien surtout qui manque à son maître, voilà le décousu de causerie, la diver-

sité d'humeur de Wagner aux bonnes heures.

Mais l'apparence sociable, affectueuse, s'évanouit trop vite. Des lettres arrivent, messagères d'ennuis. Wagner redevient sauvage, se confine en sa chambre, et lorsqu'il rencontre Madame Wille, ne lui adresse la parole que pour maudire.

Un jour, Madame Wille trouve son ami si sombre, si quinteux, qu'elle hésite à engager la conversation ; et pourtant Wagner semble attendre un mot qui rompe le pesant silence, une question... L'amie se tait, songe au morne vide que font autour de cette Passion d'un poète

la disparition des anciennes tendresses, l'éloignement forcé — Wagner seul en fut cause — des amis qu'aima sa jeunesse et de sa femme, compagne au cœur fidèle; l'amie se rappelle une scène de jadis, la dure phrase sur les mariages malheureux lue par Wagner devant cette triste épouse qui se résignait en se répétant tout bas : « Soit, j'ai assez de lettres qui prouvent bien *qui* a voulu. Ce ne fut pas moi ! » et à la fin l'exclamation jetée par Wagner en un ricanement : « Pauvre femme, qui devait s'orienter avec un monstre de génie ! » Et Madame Wille a conscience que Wagner pense mainte-

nant à cette femme un jour aimée en dépit de sa fatale infériorité et à la vie solitaire que l'abandonnée traîne à Dresde; parmi les embarras d'argent, le souci de faire parvenir là-bas le nécessaire devient très pénible... Le silence se prolonge. Tout à coup Wagner tire une lettre de sa poche et rassure la sollicitude de Madame Wille : des droits d'auteur reçus de Paris le mettent à même d'accomplir son devoir. Puis, brûlant d'une fureur soudaine, il s'écrie : « Entre ma femme et moi tout aurait pu bien aller ! Je l'avais seulement trop irréparablement gâtée, je lui avais en tout cédé. Elle ne *sentait*

pas qu'un homme tel que moi ne peut vivre les ailes attachées! Que savait-*elle* du divin droit de la passion, que dans la mort parmi les flammes de la Walküre hors la grâce des Dieux bannie je proclame! Avec l'holocauste de l'amour entre en scène le Crépuscule des Dieux!... »

Un pressentiment encourage Madame Wille, la soutient dans sa difficile tâche : un évènement extraordinaire surviendra, un Dieu descendra des nuages, délivrera le Poète rivé sur un roc par des Démons ennemis. En attendant, l'amie est pareille aux Océanides désolées qui chan-

tèrent près de Prométhée enchaîné de vaines strophes consolatrices.

Madame Wille n'a rien oublié pour distraire Wagner, pour le divertir des dangereuses pensées. Elle lui a composé une petite bibliothèque avec des œuvres qu'il se plaît à lire, à méditer : livres sur Napoléon, sur Frédéric le Grand, proses des vieux Mystiques allemands...

Un soir, toute à son pressentiment d'un heureux prodige, Mme Wille ose entretenir le Poète-Musicien du magnifique avenir qu'il peut, qu'il doit encore espérer. Le soleil vient de se coucher en sa gloire, un dernier reflet transfigure la

grâce de la terre. Wagner écoute avec impatience, puis interrompt : « Que parlez-vous de l'avenir, quand mes manuscrits gisent enfermés dans l'armoire! Qui doit monter l'œuvre d'art que moi, moi seul parmi la *coopération d'heureux* daimôns je peux pousser à l'apparition, de telle sorte que tout le monde sache « *c'est cela même, c'est ainsi que le Maître a contemplé et voulu son œuvre?* » Énervé, Wagner se lève, parcourt la chambre, revient, s'arrête soudain devant Madame Wille et reprend : « Je suis autrement organisé, j'ai d'irritables nerfs, beauté, éclat et lumière, voilà ce

qu'il me faut ! Le monde me doit ce dont j'ai besoin ! Je ne peux pas vivre sur une misérable place d'organiste, comme votre Maître Bach ! — Est-ce donc une inouïe exigence de prétendre que le peu de luxe qui m'agrée m'échoie ? Moi qui au monde et à des myriades prépare des jouissances ! » En déclamant, Wagner levait très haut la tête, et ses regards défiaient. Puis il s'assit près de la fenêtre et passa le reste de la soirée à considérer le paysage. Quel spectacle pour un tel artiste, mi-Dieu, mi-Enfant, frémissant de puérile rage et d'auguste rébellion, qu'un site des environs de Zurich,

tableau, parmi l'indulgence d'un paisible soir, de bonheurs médiocres mais positifs, évocation d'imbéciles ronflant sans mauvais rêves derrière leurs volets verts ! Et la nature ici vous agace par ce même aspect de sereine bêtise qu'ont les bâtisses et les gens !

Maintenant Madame Wille compte les journées qui la séparent du retour de son mari. Elle perd courage, hausse les épaules quand reparaît le pressentiment de naguère.

Un matin, Wagner demande à être introduit auprès de Madame Wille : il vient de recevoir de Pétersbourg une

lettre longtemps attendue. Durant les concerts donnés là-bas, Wagner avait charmé, conquis à la religion de sa musique la Grande-Duchesse Hélène ; la faveur enthousiaste de cette princesse et de la Duchesse de Leuchtenberg lui avait valu les applaudissements et la sympathie de toute la haute société pétersbourgeoise. « Je pourrais retourner à Pétersbourg et à Moscou, dit Wagner, le public était ensorcelé. Mais je ne suis pas créé pour être un virtuose de concert. La Grande-Duchesse m'avait autorisé à me reposer en toutes circonstances sur son active amitié; et *maintenant*, écrite par

une dame de la Cour, cette lettre négative! Les blêmes soucis de la détresse financière partout, partout ! » — « Je pensais, continua Wagner, que la Grande-Duchesse devait avoir à cœur d'acquitter la promesse qu'elle m'avait donnée dans l'enthousiasme. Ils ne me reverront pas à Pétersbourg! »

Wagner se reprend au travail. Un jour, après une matinée d'efforts, il dit à Madame Wille : « Votre sagesse de résignation, chère amie, n'est pas mon fait. Je sais aussi bien que vous parler d'expériences que vous révérez comme

la victoire de l'invisible en l'âme humaine sur une égarante visibilité. Je sais bien où vous voulez en venir quand vous me dites que la chambrette bourgeoise vous plaît en laquelle je place mon Hans Sachs. Je pense que je lui ai donné aussi l'autre côté : Il est debout sur la prairie dans l'air libre au jour de la Saint-Jean, tandis que ville et peuple l'acclament, parce qu'Il est le Maître-Chanteur ! Le monde s'émerveillera quand il entendra les sons et accords qu'en l'honneur du Maître-Chanteur j'entonne ! — En moi sont force et gravité ! — Authentiquement *allemand* est *mon* Hans Sachs, aussi bien

que le brave bourgeois au cœur simple qui chanta en l'honneur de votre Luther le lied du rossignol de Wittenberg. — Mon Maître-Chanteur! Vous devez le tenir en haute estime ! »

Ce cri d'héroïque, d'invincible orgueil réveille en Madame Wille le pressentiment de naguère. « J'entendais de loin, écrit-elle, des fanfares de victoire. »

Après des alternatives encore de désespérance et de hautaine certitude, de passionné labeur et d'inaction douloureuse, voici pour Wagner un moment de paix : il passe la journée assis à son travail dans la solitude introublée que lui

ménage sa maternelle amie, et le soir il montre à ses hôtes l'humeur douce, aimable et gaie qu'il eut jadis au temps des jeunes illusions.

Puis, nouvelle intrusion de lettres *fatales*, selon l'expression de Madame Wille...

Wagner est souffrant : il a des insomnies, boit de l'eau de Vichy, cherche dans le chômage intellectuel et la fatigue physique une détente nerveuse. Quand il repose en sa chambre, il lit un volume de Schopenhauer. « Personne, dit-il à son amie, n'a pénêtré plus profondément que moi dans l'Esprit de ce philosophe.

— A propos, vous rappelez-vous le compliment que votre mari me rapportait un jour de la part de Schopenhauer ? « Dites « merci en mon nom à votre ami Wagner « pour l'envoi de ses Nibelungen, mais « qu'il devrait bien pendre la musique au « clou, il a plus de génie pour être poète ! « Moi, Schopenhauer, je reste fidèle à « Rossini et Mozart ! » Pensez-vous que j'aurais gardé rancune au philosophe de *ce mot ?* Gottfried Semper ne voulait jamais entendre parler de la philosophie de Schopenhauer. Elle anéantit toute activité artistique, pensait-il. *Mes* œuvres proclament le contraire ! Semper ne pou-

vait admettre rien de mesquin. En hautaines et dignes formes il voulait montrer sa grandeur comme architecte. J'ai la même chose en tête avec mes œuvres. En cela nous sommes d'accord. » Wagner s'arrête, puis reprend, la voix morne : « Oui, vous pouvez m'en croire, amie, c'est un monde misérable, pitoyable, hostile à toute grandeur avec lequel nous autres nous devons transiger. »

Ici, Madame Wille nous peint de mémoire une scène d'une simplesse gracieuse. Par un matin de soleil et de joie, Wagner trouve son hôtesse occupée de mille ouvrages manuels ; il demande ce

qui se passe. « Ce sont les travaux de printemps, répond Madame Wille, bientôt il faut que la maison entière soit nettoyée et lavée. » — « Les travaux de printemps, repartit Wagner, je croyais que c'était la cueille des violettes ! » — L'amie reprend : « Quand on est trop vieille pour aller cueillir violettes, travail utile a bien son prix. » Les travaux printaniers de Madame Wille charment si peu Wagner qu'il l'appelle « Frikka ». Pourtant il s'assied, regarde coudre son amie, et conte qu'il a eu une mauvaise nuit ; l'aurore seule et l'air pur de la montagne l'ont rafraîchi. Il a eu affaire toute la nuit

au Roi Lear, victime de ses ingrates filles. Parmi les éclairs et les rafales il a erré toute la nuit sur la bruyère : il était lui-même le Roi Lear. Le Bouffon lui a chanté un petit lied ironique, le pauvre mendiant Edgard a gémi : « J'ai froid ! » Lear avec son âme royale a lancé sa malédiction dans la nuit et l'orage et s'est senti grand et misérable, mais non humilié. « Que dites-vous, amie, d'une telle aventure, où l'homme se sent identique à ce que la magie du rêve lui représente ? »

Madame Wille parle à Wagner de l'enchantement où la ravit un jour parmi les lumières de l'extase du fond d'une

obscure tristesse la « Passion » de Sébastien Bach. — « Pauvre femme, s'écrie Wagner, pourquoi durant tout ce temps ne vous ai-je point fait de musique ? Aujourd'hui même, vous aurez ce qui vous est joie... » Et il joue à son amie la scène de « Tristan et Isolde » où Nuit et Mort sont exaltées, sont fêtées en l'ineffable nostalgie de l'Amour... « Les Anciens déjà, proféra Wagner, donnèrent à l'Éros, personnifiant le Génie de la Mort, la torche renversée en la main ! »

A des heures, Madame Wille écoute de loin les improvisations où se distrait, s'essaye aussi la fantaisie du Maître :

d'abord les sons oppressent, affligent, font si mal et serrent tant le cœur et tant accablent qu'on ne peut ni crier ni pleurer : c'est la nuit, la nuit des tristes ténèbres sans étoiles ni souffles ni chants évangélistes d'aurore... mais parmi l'obscur désespoir, une pensée claire et pure s'exprime : des sons nouveaux murmurent, précurseurs de sérénité, messagers de salut ; enfin la voix rédemptrice parle, s'élève, entraîne tout dans le vertige paradisiaque de l'extase, dans l'enchantement de la parfaite réalisation.

M. Wille est revenu. Sa présence influe très heureusement sur l'humeur

de Wagner. Les deux amis ont ensemble des semaines d'intimité cordiale, virile, active, vraiment saine et recréante pour l'âme en peine du Musicien-Poète. Leur vie entre hommes fait un peu penser à celle du Baron Édouard et du Capitaine dans les premiers chapitres des *Affinités Électives*.

Un soir, au retour d'une promenade en famille, on remet à Wagner un paquet de lettres... Il annonce à ses hôtes qu'il est obligé de partir dès le lendemain.

Le premier projet de Wagner est d'aller prendre les eaux quelque part. Ensuite, il visitera les théâtres de Stuttgart,

de Hannover, afin de se rendre compte si la représentation d'une de ses œuvres y serait possible. Il est prêt pour le départ, il laissera volontiers à la garde de ses hôtes le surplus de ses bagages. « Je reviendrai et vous demanderai si vous voulez m'avoir comme voisin en permanence. » Il se tourne vers Madame Wille et lui dit qu'il songe à s'établir l'été prochain dans le pavillon libre. « Je vous amènerai pour l'été Bülow et sa femme ; alors vous entendrez de la musique, nous voulons faire de la joie à la chère femme. » M. Wille reste étonné, ne dit ni oui ni non. Madame

Wille se tait saisie d'une inexprimable angoisse.

Madame Éliza Wille et Richard Wagner sont seuls. Le Poète-Musicien parle avec une solennelle gravité : « Amie, vous ne connaissez point l'étendue de mes souffrances, point la profondeur de la misère qui est devant moi. » Effrayée, son amie le regarde; puis, ressaisie de l'étrange pressentiment des jours précédents : « Non ! ce n'est pas un abîme de misère qui est devant vous ! Quelque chose va survenir ! Quoi ? je ne sais pas; mais cela sera bon, autre que vous ne pensez. Ayez donc

patience, ce qui vient vous conduira au bonheur ! »

Le lendemain, au matin, Wagner quitte Mariafeld. Il a dormi, paraît d'heureuse humeur. En déjeunant, il raconte gaiement une méprise que fit tout à l'heure le barbier du village, s'amuse d'un mot à double sens mal compris par ce Figaro suisse ; médiocre plaisanterie de condamné qui veut s'étourdir, calembour d'agonisant.

Monsieur et Madame Wille suivent longtemps des yeux le bateau qui emporte leur pauvre grand ami... Un billet leur arrive de Bâle : « Je reviendrai ; gar-

dez-moi le gîte et votre amitié. » Madame Wille lui répond qu'elle n'approuve pas son plan, qu'il a mieux à tenter que de s'exiler en leur solitude provinciale.

Deux jours après apparaît le secrétaire privé du Roi de Bavière, M. de Pfistermeister. Il est envoyé par son merveilleux maître à la recherche de Wagner. Il repart le soir même pour Stuttgart, nouvelle adresse du Poète-Musicien.

II

« Ainsi donc, ô Réalisation, Fille la plus belle
De l'auguste Père, tu descends enfin à moi ! »

(Goethe.)

Des vers écrits un peu plus tard expriment l'infinie mélancolie de Wagner : clartés de phares entrevues et qui brusquement s'évanouissent, ors faux d'illusions dernières qui se dissolvent démasquant la laideur des choses ; voici surgir évoquées de leurs tristes limbes, toutes les désolées images... Quelques mots seulement affirment la foi qu'il garde vivace

en soi-même; puis voici que la nénie devient un chant de triomphe... Je regrette que la poésie de ces strophes — trop allemande — soit intraduisible; j'en essaye du moins une version littérale :

« Il ne m'apparaissait nulle étoile que je ne visse blêmir,
Nul suprême espoir dont je ne fusse nu :
A l'aventure j'étais le jouet de la faveur du monde,
Du brutal jeu à chance d'heur et péril.
Ce qui se tordait en moi vers de libres actions d'artiste
Voyait les communs, les bas destins se dévoiler.

Celui qui jadis ordonna de feuiller d'une fraiche verdure
A la sèche verge en la main de son prêtre,
Me fit-il l'espérance de tout salut ravir. [nouissait,
Quand jusqu'au leurre de la dernière consolation s'éva-
Au dedans de mon être il fortifia l'unique foi
Qu'à moi-même en moi-même je trouvais :
Et gardais-je à cette foi ma fidélité,
Lors me parait-il la sèche verge à nouveau.

Ce que solitaire et silencieux au dedans de moi je culti-
Cela vivait encore en la poitrine d'un autre : [vais.

Ce qui douloureusement, profondément, émouvait l'es-
[prit de l'homme,
Un cœur d'adolescent l'accomplit avec une sainte délec-
[tation ;
Ce qui avec une nostalgie d'avril agitait ce dernier là-bas
Vers le même but, en une si consciente inconscience,
Comme volupté de printemps ce devait s'épandre,
De la double foi fraîche verdure issue. »

(Ces vers sont empruntés à la Dédicace de *La Walküre*.)

L'adolescent dont il s'agit, c'est le Roi Louis II de Bavière. Dans sa correspondance avec l'amie de Mariafeld, Wagner conte l'irruption du Prince Sauveur en sa vie, fait lui-même l'histoire de cette première année d'intimité spirituelle.

Au cours de ces lettres, nous rencontrerons plusieurs termes qui, transcrits sans commentaire explicatif, pourraient

donner lieu à des suppositions absurdes : il sied donc de dire ici une fois pour toutes qu'à moins d'ignorer entièrement l'âme et la langue des Allemands, l'usage naturel chez eux, facile et rapide en un instant d'enthousiasme sentimental, d'expressions employées chez nous avec plus de réserve, nul ne saurait incriminer ces lignes. Hier, aujourd'hui, demain, sur les bords du Rhin ou du Neckar ou des lacs de Bavière, dans les bois charmants de Saxe, ou les mornes, les magnifiques forêts du pays de la Sprée — tel, près de Berlin, ce « Grünewald » aux enlaçantes brumes de spleen

en qui l'on s'anéantirait si volontiers avec un être unanime — de jeunes poètes, amis aussi purs et naïfs que des sœurs, contemplèrent, contemplent et contempleront les étoiles ensemble, se jurèrent se jurent et se jureront une éternelle tendresse ! Hier, aujourd'hui, demain des poètes pareils à Hölderlin, Lenau, Novalis chantèrent, chantent, chanteront à leurs amis en toute chasteté d'intention les mêmes choses que leurs âmes jadis — en d'autres corps, sous d'autres ciels ! — ont chuchotées moins ingénument sans doute à des adolescents d'Ecbatane, d'Athènes ou d'Alexandrie ! Nous n'avons

pas le droit de soupçonner ces cœurs enfants, nous avons celui de sourire et de rire ; mais ne vaut-il pas mieux — même lorsque l'un des jeunes amis, c'est le cas de Richard Wagner, a cinquante ans selon la chronologie! — ne point rire ni sourire, et envier tout bas cette persistante virginité d'enthousiasme sentimental interdite peut-être à notre race? Rappelons enfin aux personnes trop joviales le pessimisme mystique de l'Artiste, ses effusions, sa manie presque de dilection idéale, et le chaste effroi du Prince devant la vie. Nous venons d'entendre Wagner tenir à Mariafeld un bien

triste langage; et ailleurs, ne s'écriait-il pas « Le Monde est mauvais, mauvais, radicalement mauvais ; il n'est que le cœur d'un Ami qui puisse le délivrer de sa malédiction... le monde appartient à Alberich...? » Ne dogmatisait-il pas son rêve en écrivant « De tout temps je reconnus dans l'amitié de deux hommes la plus noble et la plus magnifique liaison humaine; cela élève d'avoir un Ami ; cela élève plus encore d'être un Ami soi-même? » Un grand poète qui est aussi un très subtil psychologue n'a-t-il pas fait de Louis II le héros d'un roman intitulé *Le Roi-Vierge ?*

— Et Liszt ? objectera-t-on.

— Certes, le dévouement de Liszt envers Wagner est au-dessus de tous les panégyriques ; jamais on ne vit si glorieux exemple de bonté désintéressée, de virile et invincible sollicitude. Liszt méritait ce cri du solitaire et magnanime génie nostalgique éperdûment de la fraternité absolue : « Ah ! très aimé, très aimé, très unique Franz ! donne-moi un cœur, un esprit, une sensibilité féminine où je me puisse entièrement plonger, qui tout entier me saisisse, — combien peu alors j'aurais besoin de ce monde-ci, combien indifférentes toutes ces

oiseuses frivolités m'apparaîtraient... » Selon Gœthe et Jean-Paul, le Génie n'est compris que par le Génie; la noble nature n'est entendue que par son égale ; le seul Disciple dont la parole et les œuvres du Maître fassent vraiment une créature plus belle, c'est le Disciple aimé et qui aime... A son tour, Wagner proclame que « seuls les amis, qui ont l'amour de l'artiste, sont capables de le comprendre » ! Ce demeurera l'immortel honneur de Liszt de n'avoir pas déçu Wagner. Avec lui du moins, Wagner ne subit point la pire, la plus irréparable souffrance qui puisse crisper un cœur

d'ami, la sensation, la certitude d'une différence trop essentielle, d'un abîme spirituel entre nous et celui qu'il nous plaisait d'aimer. Et Wagner, surtout en son adolescence, a tant connu l'amertume de semblables désillusions! Gloire, donc à « Franziskus l'Unique » de s'être dressé « tel un géant cœur » devant les pas du Poète-Musicien ! Citons enfin ces lignes écrites pendant la composition de la *Walküre* : » Tu m'as pour la première et unique fois ouvert la volupté d'être entièrement compris: vois, en toi je me suis purement épanoui; nulle fibrille, nulle palpitation de cœur si

légère soit-elle, ne restent dont tu n'aies partagé l'impression... Ah ! que veux-je donc d'autre encore après avoir vécu cela ?... »

Quoi qu'il en soit, le lyrisme de Wagner est moins profond, moins intimement sincère, moins jaillissant à propos de Liszt qu'à propos de Louis II : c'est que l'Abbé virtuose n'était pas, ne pouvait être pour lui ce que fut le Disciple royal. Liszt a été le Camarade dévoué, le compagnon des ans mauvais, sans doute ; a-t-il été ésotériquement le Confident artistique ? Malgré tant de lettres où Richard Wagner lui développe magnifi-

quement ses pensées, je le nie. Comment Liszt, le virtuose, l'homme de talent, captif des contingences, levant peu le regard au-dessus d'elles vers le Rêve, satisfait en somme de vivre parmi « le majestueux peuple des Philistins », eût-il clairement vu quel but cherchait le génie envolé de Wagner ? Comment Wagner, maladroit et sublime, eût-il daigné départir de si haut à l'habile pianiste mieux qu'une demi-révélation ? Seul, Louis II fut l'Ami, le Frère : une communion de deux âmes en le même idéal, de deux volontés en la même ambition superbe, telle est la vie du Musicien-Poète et de son Roi.

Voici maintenant les lettres de Wagner à Madame Éliza Wille, son hôtesse de Mariafeld :

« Chère précieuse Amie !

Je vous réponds brièvement parce que je vous ai déjà dit tant de choses. — Votre souhait de ne me point revoir à Mariafeld se rencontre avec mon propre sentiment à ce sujet. Que cette orageuse nuit de fièvre que même le plus aimable soleil du dehors ne voulait éclaircir soit finie ; étendons un voile sur les changeantes images qu'elle produisit. Même mon sort immédiat est encore

incertain ; pourtant un médecin consulté me recommande Cannstadt : la famille Eckert m'est charmante, et des relations d'une réelle importance pourraient bien se rattacher à une mise en rapport avec le Baron Gall, Intendant ici du Théâtre de la Cour. Nous savons que la chrétienne vertu de l'espérance me mène presque toujours au désastre quand je m'abandonne à elle. J'assistais hier de nouveau — pour la première fois depuis longtemps — à un opéra : cette représentation m'a mortellement désaccordé.

Saluez votre sœur très cordialement de ma part ! Pardonnez-moi avec elle

les indicibles inquiétudes que je vous causai, chères femmes.

J'écris encore à Wille pour l'informer amicalement de ma décision de renoncer à Mariafeld.

Écrivez-moi, je vous prie, une fois de Hamburg : adressez à Stuttgart, chez le chef d'orchestre Eckert.

Adieu, précieuse et noble amie ! Jamais mon très chaud sentiment de gratitude ne refroidira ; jamais !

Du plus profond du cœur,

Votre

RICHARD WAGNER. »

Stuttgart, 2 mai 1864.

*
* *

Munich, 4 Mai 64.
Hôtel de Bavière.

« Très précieuse Amie !

Je serais le plus ingrat des humains, si je ne voulais vous mander aussitôt mon infini bonheur !

Vous savez que le jeune Roi de Bavière m'a fait chercher. C'est aujourd'hui que je lui ai été amené. Il est hélas ! si beau et si plein d'Esprit, si plein d'Ame et si magnifique, que je crains que sa vie ne doive comme un fugitif Rêve des Dieux s'évanouir en ce monde ordinaire. Il

m'aime avec l'intime ferveur et l'ardeur du premier amour : il connaît et sait tout de moi et me comprend comme mon âme. Il veut qu'à jamais auprès de lui je reste, je travaille, je me repose, je fasse jouer mes œuvres ; il veut me donner tout ce dont j'ai besoin pour cela ; je dois terminer les *Nibelungen*, et il veut les faire jouer comme je veux. Je serai mon maître absolu, pas chef d'orchestre, rien que moi et son ami. Et tout cela, il le comprend sérieusement et exactement ; c'est comme quand nous deux, moi et vous, nous causions. Toute misère sera ôtée de moi ; j'aurai ce dont

j'ai besoin — il faut seulement que je reste près de lui.

Qu'en dites-vous ? — Qu'en dites-vous ? — N'est-ce pas inouï ? — Cela peut-il être autre chose qu'un rêve ?

Figurez-vous mon saisissement !

Mille cordiales salutations ! Mon bonheur est si grand que j'en suis tout mis en pièces. Du charme de ses yeux vous ne pouvez vous faire idée : pourvu seulement qu'il vive ; c'est une trop inouïe merveille !

Cordiale amitié à Wille et aux jeunes gens !

Constamment Votre reconnaissant

RICHARD WAGNER.

Ne rien répandre ! Rien dans les journaux ! Tout est intime et doit le rester ! »

*
* *

Trois semaines après, Wagner exalte la divinité de son bonheur :

« Starnberg en Bavière, 26 Mai 1864.

Précieuse, chère, révérée Amie !

J'ai tout lieu de douter que cette lettre vous trouve encore à Mariafeld ; mais je suppose qu'on vous l'enverra. En vérité je ne vous écris que pour ne pas laisser naître en vous la pensée que je pourrais devenir ingrat envers vous. J'avais chez

vous à surmonter les terribles douleurs de l'enfantement de mon bonheur, et vous me fûtes accoucheuse : Nous ne vîmes et ne sentîmes que les détresses et les angoisses de cette naissance ; cela pourrait bien être de même aussi chez les mères un procès de vie et de mort, où la pensée de ce qui est à enfanter immédiatement s'évanouit tout à fait, et où les douleurs seules, comme réalité, demeurent. Pourtant je conçois à peine comment j'aurais surmonté tout cela, et enfin, sans néanmoins avoir devant moi aucune manifeste espérance, j'aurais été cependant après tout en état de prendre congé

de vous de sang-froid dans une disposition passable, si au plus profond de mon être je n'avais eu un pressentiment à peu près de cette sorte : par mes inouïes souffrances je m'étais acquis maintenant au moins un *Droit de plus haute importance*, et à la vérité un droit qui, quand le monde même n'y satisferait pas, m'élèverait d'autant plus haut au-dessus du monde, et ainsi, fût-ce en la plus profonde misère, ferait de moi *intimement une sanctifiée et bienheureuse créature*.

Que je possède un droit de parler d'un si haut ton de mes souffrances, vous

devez, chère, pouvoir m'en rendre témoignage. Songez jusqu'à quelle profondeur j'étais abaissé. Cela ne pouvait pourtant pas aller plus loin? et véritablement — cela n'alla que jusque-là ! — Voyez-vous, chère, précieuse! cette très profonde humiliation m'a enfin élevé : je sentais que maintenant puisque cette chose était possible que je fusse capable de supporter cela et de rester pourtant doux et aimable, il devait s'agir pour moi d'une condition supérieure. Tel un éclair l'évidence me traversa que maintenant le rideau devait tout à coup se lever et un merveilleux bonheur se montrer à moi.

Vous le sentiez aussi, vous l'avez clairement exprimé. Avouez-le, tous deux nous étions comme inspirés par Dieu. Amie, et c'est ce « sentiment » en lui-même que je veux dire : le rideau déjà en la vie se lèverait-il ou seulement avec la mort, vraiment cela m'était égal : qu'il se lèverait, voilà ce que je savais. — Ainsi advint-il que, lorsque mon merveilleux bonheur fit son entrée, je ne m'effrayai point : de lui-même j'avais été certain, cela seul qu'il fit si *drastiquement* vite, juste à présent, oui à ce jour, à cette heure, son entrée, cela m'étonna. L'envoyé était chez moi, quand des lettres de Vienne arrivaient

m'annonçant les plus adverses événements du monde, suite de la désespérée démarche de l'ami à qui j'avais donné plein pouvoir: je me résolus promptement à partir aussitôt pour Vienne. Mon envoyé m'accompagna jusqu'à Munich où, ayant manqué le bon train, je dus passer la nuit; le lendemain matin, une affreuse indisposition m'empêcha de continuer ce jour-là mon voyage. Dans l'après-midi, cependant, je pus me ressaisir assez pour rendre visite au jeune roi. Aussitôt tout fut clair et précis : le rideau était levé. Je ne poursuivis que quelques jours après mon voyage à Vienne; ce que de vrai seule

la désespérée énergie jointe à un sacrifice personnel aurait pu atteindre, était maintenant une affaire facile à arranger. Je revins avec mes gens et mon fidèle chien dans mon nouveau dernier foyer, où maintenant, porté par la plus divine amour, je jouis du merveilleux bonheur qu'en cette fiévreuse nuit de Mariafeld nous enfantâmes.

N'en doutez pas, précieuse. C'est là le bonheur qui, unique, correspond absolument à toutes les souffrances que je dus endurer jusqu'au lointain de la plus extrême misère. Je sens que, ce bonheur ne fût-il jamais arrivé, j'en eusse pour-

tant été digne : et ceci me donne la certitude de sa durée. Mais si vous voulez encore en outre apprendre à connaître la confirmation de la divine origine de *ce* bonheur, eh bien ! sachez : Dans l'année de la première représentation de mon *Tannhäuser* (de l'œuvre avec laquelle j'entrai en ma nouvelle voie si pleine d'épines) dans le mois (Août), où je me sentais d'humeur à une si démesurée *productivité* que j'ébauchai en même temps le *Lohengrin* et les *Maîtres-Chanteurs*, une mère m'enfanta mon Ange-Gardien.

Dans le temps que je finissais mon

Tristan à Lucerne, qu'indiciblement je m'efforçais à me gagner la possibilité de m'établir sur le sol allemand (Bade), et qu'enfin, désespéré, je me tournais vers Paris, pour là-bas me rompre d'efforts en des entreprises qui répugnaient à ma nature, — alors même l'adolescent de quinze ans assistait à une représentation de mon *Lohengrin* ; elle le saisit si profondément que depuis lors il forma de l'étude de mes œuvres et de mes écrits son éducation intime ; ce fut à tel point qu'il avoue ouvertement à son entourage, comme à moi-même aujourd'hui, que je fus son propre, son unique éducateur

et maître. Il suit de loin ma vie et mes détresses, mes contrariétés à Paris, mon échec en Allemagne, et ne nourrit désormais qu'un seul désir : devenir assez puissant pour me pouvoir témoigner son suprême amour. L'unique, la véritablement dévorante douleur de l'adolescent était de ne concevoir comment arracher à son stupide entourage ce nécessaire intérêt pour moi. *Cette* année, au commencement de Mars, je sais le jour, la non-réussite de chaque tentative pour relever ma situation ruinée me devint évidente : toutes les choses si atrocement indignes de moi qui s'accomplirent, je les envisageai ou-

vertement, en ma déréliction et mon désespoir, devant moi. Alors — chose très inattendue — meurt le Roi de Bavière, et mon miséricordieux Ange-Gardien monte — contre tout destin — sur un trône. Quatre semaines après, son premier soin est déjà de m'envoyer chercher : tandis que je vide le calice des douleurs jusqu'aux infimes lies parmi votre aide sororale à ma souffrance, l'envoyé me cherche déjà dans ma maison vide à Penzing ; il lui faut rapporter avec soi à l'aimant roi un crayon, une plume qui m'ont appartenu. — Comment et quand il me rencontra enfin, vous le savez. —

— Précieuse, ici aucun doute n'est possible : — c'était *cela*, et c'est *cela* même ! — Ah ! enfin une liaison d'amour qui n'apporte avec soi ni peines ni tourments ! Quelle joie ce m'est d'avoir ainsi devant moi ce magnifique adolescent ! A mon jour de naissance, il m'a donné le beau portrait à l'huile, pour lequel il a posé spécialement à mon intention. Cette merveilleuse image m'instruisit à montrer à d'autres aussi maintenant jusqu'à l'évidence que j'ai du *Génie :* là, un coup d'œil là-bas, voici — vous le voyez de vos yeux — mon *Génie* devant vous !

Un ami confident du Roi m'assurait

qu'à son sens l'adolescent n'est si sérieux et sévère dans les affaires du gouvernement que pour ne laisser personne prendre de l'influence et se ménager l'absolue liberté, sûr et certain de sa puissance, de pouvoir en une suprême indépendance vivre d'après son amour pour moi. Il a pleine conscience de ce que je suis et de ce qu'il me faut : je n'ai pas eu un mot à perdre à propos de ma situation. Il sent qu'une puissance royale doit pouvoir suffire à tenir loin de moi toute vulgarité, à me livrer entièrement à ma muse, et à réunir le nécessaire pour que mes œuvres soient représentées

quand et comme je le désire. Il s'arrête maintenant le plus souvent ici dans un petit château près de moi ; en dix minutes, la voiture me conduit vers lui. Quotidiennement il envoie quelqu'un une ou deux fois. Je vole toujours alors comme vers une bien-aimée. C'est un ravissant commerce. Cette urgence d'apprendre, cette possession, ces frémissements, cette flamme, il ne m'a jamais été donné de les voir si parfaitement beaux !

Et puis cette aimable sollicitude autour de moi, cette charmante pudeur du cœur, de chacune de ces mines quand il m'assure son bonheur de me posséder :

ainsi nous passons souvent des heures assis là, perdus dans la contemplation l'un de l'autre. Il ne fait pas montre de moi : nous ne sommes que pour nous. Si je voulais — à ce que l'on me dit, — toute la cour me serait ouverte : mais il ne me comprendrait plus, si je prétendais y jouer un rôle ambitieux. Tout est si beau et vrai. — Combien il m'est facile ainsi de tranquilliser les gens de tous côtés : on ne me remarque pas ; personne à qui je fasse tort ; tout ce qu'intérieurement nous méprisons tous deux suit tranquillement son cours ; nous ne nous en soucions pas. Peu à peu tout

m'aimera ; déjà l'entourage immédiat du jeune roi est heureux de me trouver et de me savoir tel : chacun voit, en effet, que ma colossale influence sur les sentiments du Prince ne peut que servir tout le monde sans nuire à personne. Ainsi de jour en jour, en nous et autour de nous, tout devient plus beau et meilleur !

Voilà mon bonheur, amie ! Doutez-vous que ce soit le véritable ? le véritable, oui, — il fallait que cela fût le véritable, et vous verrez comme il durera et comme tout prospèrera. Ne doutez pas ! »

*
* *

(Ecrit quelques jours plus tard.)

« Si une chose en ma vie m'a irréparablement, inconsolablement désaccordé et affligé, c'est une qualité du *monde* à l'égard de qui nous autres précisément ne pouvons rien. C'est la présomption que l'âme des Philistins a de sa *sagesse pratique*, et la prétention souvent bonnement souriante vis-à-vis les rares, incompris et profonds esprits, d'être seule sage et prudente. Cette abominable sagesse, cette ridicule impuissance en la compréhension et l'estimation des choses

de la vie qui vis-à-vis le fantasque rêveur à tête folle de temps à autre célèbre des triomphes s'écroule, à bien considérer la chose, vis-à-vis le véritable et plus profond esprit, en l'instinct seulement bestial qui découvre juste pour aujourd'hui l'utile et le nécessaire ; alors que l'esprit plus profond souvent exprès — précisément afin de ne pas se laisser déranger en un plus vaste regard — voit par dessus ce nécessaire immédiat, il apparaît à cette pratique intelligence mondaine insensé et absolument incompréhensible. Et voilà ce qu'il nous faut agréer, que le Monde, que *nous* comprenons très bien, ne nous

comprenne pas, et se permette de s'apitoyer sur notre être non pratique. Mais quand ce rapport se transporte sur le domaine de la moralité, quand le Philistin se tient pour seul décent, simplement parce qu'il ne comprend pas du tout la *vraie* décence et n'en a nul sentiment, la condescendance et l'ironique concession du bon droit à l'adversaire nous deviennent difficiles : mais quand une âme féminine oublie tout instinct d'amour jusqu'à juger de ce point de vue de décence philistine l'objet de son amour, le prendre en pitié et — l'admonester, alors c'est à n'y pas tenir. Ce m'est devenu un destin

punisseur d'avoir tant gâté et dévoyé par une excessive condescendance ma propre femme qu'à la fin elle perdit en soi-même tout point d'appui pour quelque justice envers moi. La conséquence s'est montrée...

Où êtes-vous maintenant, chère? Me récrirez-vous une fois? Je suis ici tout solitaire : un peu de société autour de moi me manque encore : peut-être vais-je avoir Cornélius ici. Pourrai-je renoncer tout à fait au Féminin? Avec un profond soupir je dis non, et pourtant je devrais presque le souhaiter ! — Un regard sur sa chère image m'est de nouveau secou-

rable! Ah! cet adorable être, cet adolescent! C'est fait! le voilà tout pour moi, Monde, Femme et Enfant!

Mille intimes salutations !

Éternellement votre

R. WAGNER. »

*
* *

Un mois après, la réaction des ans mauvais encore trop proches, trop vivaces dans le souvenir, se produit ; Wagner se plaint :

« Starnberg en Bavière, 30 Juin 1864.

Chère précieuse Amie !

Je suis très las ; je souffre de la vie vécue : maintenant que l'excitation tombe, la douleur revient, comme aux blessures. Je ne serai point derechef à mon art aussi vite que vous pourriez le supposer. L'idée du sort que j'aurais si je n'avais pas rencontré cet Unique, cet Inattendu, m'étonne toujours; car tout ce que je croyais avoir le droit d'attendre est, et serait alors, pitoyablement resté inaccompli ! Voilà ce que je domine maintenant du regard, et je frissonne. — Ma

solitude est terrible. Mes relations avec ce jeune roi sont aussi délicates à maintenir que l'équilibre sur l'extrême pointe d'un mont. L'abandon de mes affaires domestiques, la contrainte de m'occuper encore toujours moi-même et seul de choses pour lesquelles je ne suis vraiment pas fait, paralysent mes esprits de vie ; j'ai eu maintenant de nouveau à déménager, à organiser un ménage, à me mettre en peine de couteaux, de fourchettes, de plats et de pots, de literie, etc. Moi glorificateur des femmes ! Comme en revanche elles m'abandonnnent amicalement leurs soucis !

Très chère, le plus beau dans votre belle lettre est l'allusion à votre visite ! Je l'espère maintenant et ne vous écris donc rien de plus, ce qui va bien à ma fatigue. Vous pourriez magnifiquement demeurer avec moi : j'ai, parce que ça n'allait pas autrement, une grande maison entière pour moi, et vous y trouverez toutes vos aises. Amenez encore un secrétaire, sortez de la serviette le roman promis et dictez-le. Il faudrait pourtant *maintenant* que nous nous expliquions encore une fois à fond : qui sait quand l'occasion se représentera ! Je mourrais aujourd'hui si volontiers ! —

Hier Madame de Bülow est arrivée avec deux enfants et une bonne : le mari suit. Cela donne un peu de vie, mais je suis si singulier que plus rien ne veut faire bonne impression. Peut-être est-ce seulement la faute du mauvais temps, — ne le croyez-vous pas aussi ? Nous autres artistes, nous n'avons pourtant pas coutume de tout prendre si au sérieux ! Enfin, nous verrons. Venez donc bientôt, et restez longtemps. A propos de mon jeune Roi, encore une chose, une seule : si véritablement je ne suis pas tout et pleinement heureux, il n'y a eu rien de sa faute. La magnificence de cette liaison,

vous ne sauriez encore la pleinement concevoir. De cela aussi vous aurez l'idée quand vous serez chez moi ; bref — le sexe masculin s'est par ce représentant complètement réhabilité à mes yeux. —

Vous verrez tout cela ! — Adieu ! Chère, Précieuse, pleine d'angoisse et de soucis, Voyante ! — Mille mercis pour votre amitié !

De cœur, Votre

R. Wagner. »

*
* *

Plaintes d'âme que navre jusqu'à la mort une intime blessure, cris de ten-

dresse, effusions de malade crédule une heure à la guérison par l'amour, doléances d'enfant romanesque et nerveux, attentions un peu étudiées de poète à maternelle amie, orgueilleuse confession d'individu génial, les mêmes alternatives continuent :

« Starnberg, 9 Septembre 1864.

Chère, précieuse Amie !

Je reviens encore une fois à vous pour m'entretenir un peu avec vous comme cela me tient si souvent au cœur maintenant. — Ce n'est pas gentil à vous de

n'être pas venue me voir : pourtant je sais bien que rien n'est jamais plus important pour vous que maison, mari et enfants, et avec ça vous appartenez aux êtres absolument heureux, qui possèdent cela tout entier ou du moins en partie, et chaque fois que l'occasion de choisir se présente prouvent qu'aucun bonheur justement ne surpasse pour eux celui qu'ils possèdent, — avec ça absolument heureux !

Eh bien ! moi, je ne suis *pas* de ceux-là ; représentez-vous ce qui m'arrive : — en moi combat un complet dégoût de la vie avec la consciente résolution de com-

mencer maintenant seulement ma vraie vie. Cette résolution — chose étrange! — ne me fait jamais de bien : je remarque que là tout est proprement affecté et qu'il n'y a rien de vrai derrière. Cela cause donc que la profonde incrédulité en ma vie se manifeste alors souvent de nouveau à moi en une attrayante et tranquillisante forme : alors même il y a des instants, comme quand on s'endort, où on goûte une véritable félicité.

Il est vrai, j'ai un jeune Roi, qui m'aime réellement d'enthousiasme : vous ne pouvez vous imaginer rien de pareil !

Je me rappelle un rêve de ma première adolescence : je rêvais que Shakespeare vivait, que je le voyais, que je lui parlais, réellement, corporellement ; l'impression que j'en eus m'est inoubliable, et se tourna en nostalgie de voir encore Beethoven (qui pourtant aussi était déjà mort).

Quelque chose de semblable doit se passer en cet aimable être quand il m'a. Il me dit qu'il peut encore à peine croire qu'il m'ait réellement ! — Les lettres qu'il m'écrit, personne ne les saurait lire sans étonnement, sans enchantement. Selon Liszt, sa *réceptivité* est parfai-

tement à la hauteur de ma *productivité*. C'est une merveille ! — Croyez-vous ! — Et cela ne vous mettrait pas en train ? Il le faut bien ! Mais quel poids, quel poids à soulever ! Il ne fallait rien moins que ce merveilleux roi, sinon — c'était fini, complètement fini !

Oui, j'étais *proprement abandonné déjà* de tous mes *vieux amis :* — proprement *vous* seule croyiez encore à moi.

Depuis quelque temps je suis de nouveau tout seul, comme en un château enchanté. Je ne nie pas que cette complète solitude ne me devienne main-

tenant très nuisible : croyez-moi, c'est une misère qui finira par me vider de sang. Hélas ! c'était le même mauvais enchantement sur moi, jadis, quand j'avais des amis près de moi : il n'y avait nulle bénédiction, nulle paix. Le pauvre Bülow arriva ici au commencement de Juillet, avec la santé la plus attaquée du monde, les nerfs excédés et délabrés ; il a trouvé tout le temps un climat mauvais, froid, partant un séjour malsain, et est tombé d'accès en accès. En outre, un mariage tragique : une femme jeune, des dons d'une rareté tout inouïe, merveilleuse ressemblance de Liszt, dont le

seul défaut est de lui être intellectuellement supérieure.

Ah ! si j'étais fait pour m'assurer des choses et des relations en me jouant à la surface ma part d'agréments ! De vrai, je ne le suis point : je suis assez fou pour tout prendre ainsi au sérieux. L'essentiel était d'arracher Bülow à ses démentes et dévorantes occupations artistiques, et de lui procurer un plus noble champ.

Je réussis facilement à décider le jeune roi — pour lui c'était de nouveau très important — à nommer Bülow son pianiste particulier. J'espère maintenant avoir bientôt les Bülow pour jamais, ici

près de moi. Aux deux je n'ai montré en perspective pour nous tous qu'un seul moyen de délivrance : suprême commune création d'art et action. — Alors nous aurions une contrainte de plus de tenir bon et d'attaquer — en dépit de tout obstacle du dégoût de vivre. — Vous voyez, chez moi rien ne va tout seul ! Même pas un accident comme celui de la mort de Lassalle : le malheureux était venu justement quinze jours avant sa mort chez moi (par Bülow) pour me porter à une intervention auprès du Roi de Bavière contre l'ambassadeur de ce dernier en Suisse (Dönniges). (C'est que je

passe simplement pour un tout-puissant favori : dernièrement les parents d'une empoisonneuse se sont adressés à moi !) Qu'en dites-vous ? Je ne connaissais point encore Lassalle ; à cette occasion il me déplut très intimement : il s'agissait d'une histoire d'amour toute pure vanité et faux pathos. J'aperçus en lui le type des hommes importants de notre avenir qu'il me faut bien nommer l'avenir germano-juif.

Je n'ai pas encore d'appartement en ville : je voudrais quelque chose qui promît d'être durable, et ne trouve rien. Je dois faire bâtir ; mais cela dure deux ans.

Dois-je donc encore vivre si longtemps ? Et pourtant je le dois. Mon jeune roi économise, suspend des constructions paternelles, etc., afin de tenir prêt l'argent pour la représentation des *Nibelungen*. Je n'ai pas encore eu un jour de vrai bon vieux repos : je balance, ne sais quoi tout d'abord attaquer. A la fin je veux pourtant laisser tout de côté, et je termine les *Nibelungen* : si je dis cela au Roi ma situation s'améliorera encore.

Mais maintenant écoutez : le 2 octobre, la première fois que le Roi retourne au théâtre, je dirige pour lui une représentation modèle du *Hollan-*

dais Volant (le seul de mes opéras qu'on *puisse*, hélas ! bien donner à présent). Tout est préparé pour une exécution parfaite. Au milieu d'octobre j'ai un grand concert avec mes nouveaux fragments, comme jadis à Karlsruhe. Viendrez-vous ? — En mai l'an prochain, *Tristan* avec les Schnorr. — Y viendrez-vous aussi ?

Où en est le « Roman » ? — Comment vont Wille et les fils ? Voudriez-vous leur faire les plus beaux saluts du monde de ma part ? — Que fait le « Pays Enchanté » ? M'êtes-vous restée bonne ? — Croyez-vous à ma gratitude ? — Croyez-

vous en moi ? — Répondez avant le concert.

Cordiales salutations !

Votre

R. Wagner. »

*
* *

La réalisation du grand rêve apparaît en un lointain moins vague, se précise :

Munich, 21. Briennerstrasse.
8 Oct. 64.

« Précieuse !

Votre silence m'angoisse. Vous reçûtes pourtant il y a quelque temps une lettre de moi ?

Je saisis un moyen pour vous déterminer à me donner bientôt de vos nouvelles.

Je vous envoie une lettre de mon jeune Roi et vous prie de me la renvoyer bientôt, bientôt : c'est un gage d'amour que je vous confie ! —

Hier, au moment où nous fixions l'achèvement et la représentation de mes *Nibelungen*, j'étais si étonné, si saisi par le prodige de ce céleste et royal adolescent, que je fus près de me laisser tomber à ses genoux et de le prier. —

Au commencement de novembre, le *Hollandais Volant* et mes fragments (avec Schnorr). — Au printemps : *Tris-*

tan. En 1867, l'été : *L'Anneau du Nibelung*.

Mille salutations !

De cœur,

Votre

R. WAGNER. »

*
* *

Mais des jalousies, des inquiétudes, des haines soit dans l'aristocratie, soit parmi les bourgeois imbéciles et mal dirigés de Munich, s'amassent contre Wagner. On redoute l'influence de ce Musicien, de cet artiste, les folles dépenses auxquelles il entraîne le Prince ! Et ces généreux Alle-

mands qui jusqu'au bout, même après s'être enrichis de notre or, marchanderont à leur plus grand génie national l'argent du Théâtre idéal, l'argent de Bayreuth, menacent presque de se révolter si le Roi garde un tel favori! Louis II résiste : sa passion le maintient sublime. Wagner commet la faute de riposter à ses ennemis par un article trop vif dans la *Gazette Universelle*. Enfin, il triomphe momentanément. Mais le voilà de nouveau aussi nerveux, irritable, inquiet, fantasque, qu'aux pires heures du séjour à Mariafeld :

« Amie !

Deux mots pour votre orientation ! — Ma réplique, vous la connaissez : la voici encore une fois. Elle contient une erreur volontaire : la peinture de la restriction de mes rapports avec le Roi. Pour mon besoin de repos, je souhaiterais nostalgiquement qu'il en fût ainsi. La merveilleusement profonde, la fataliste inclination du roi vers moi, — renoncé-je (pour l'amour de mon repos) aux droits qu'elle me donne, — je ne conçois pas encore comment m'y prendre vis-à-vis mon cœur, ma conscience, pour me dérober aux

devoirs qu'elle m'impose. Vous devinez que ce qu'on hale ouvertement contre moi n'est qu'instruments : cela n'a nulle importance, et la calomnie joue déjà sa dernière partie désespérée. Mais les motifs ? Maintenant je dois frémir quand, ne pensant qu'à mon repos, je me veux retirer dans les barrières y profitables pour l'abandonner, *lui*, à *son* entourage.

J'ai de l'angoisse au plus profond de l'âme, et j'interroge mon démon : pourquoi ce calice ? pourquoi là où je cherchais repos, introublé loisir laborieux, être enveloppé dans une responsabilité où le salut d'un être célestement doué,

peut-être le bonheur d'un pays sont placés entre mes mains ? — Comment ici sauver mon cœur? comment être encore artiste? —*Il lui manque tout homme qui lui serait nécessaire !* — Voilà, voilà ma véritable oppression. La tactique extérieure de l'intrigue, dont tout le calcul consiste à me mettre hors de moi, pour me tirer une indiscrétion, s'écroule facilement en elle-même. Mais de quelle énergie m'arrachant complètement à jamais à mon repos j'eus besoin, pour arracher mon jeune ami à jamais à son entourage ! — Il tient fidèlement de sorte touchante et belle pour moi et

s'isole à l'heure actuelle contre tout. —

Que dites-vous de mon sort? Je ne saurais vous dire combien j'aspire au suprême repos: mon cœur ne peut plus supporter ce vertige! —

Cordial salut à Wille!

Votre tout fidèle,

RICH. WAGNER.

Munich, 26 Févr. 1865. »

*
* *

Les représentations de *Tristan* approchent:

« TRÈS AIMÉE AMIE!

Une merveille! J'ai réellement une

heure de repos et d'entrain que j'emploie à une douzaine de lettres. La vôtre arrive à l'instant : vous aurez donc aussi deux ou trois lignes, cela s'entend, malgré que Cosima m'ait promis de vous écrire aussi en mon nom. — Cela vous est pourtant sans doute impossible de croire qu'en ce temps je n'ai pas journellement pensé de vous avec merci, amour et deuil ? — Sûrement non ! Chaque brin d'herbe en mon jardin me rappelle le verdoiement du vôtre il y a un an.

Maintenant donc — venez ! Voyez, c'est votre mari qui me crie de dûment vous persuader ! Eh ! comme c'est beau de sa

part — comme je dus rire de Wille cordialement!

Oui, venez! le 15, le 18 et le 22 Mai sont les trois principales représentations. Elles seront *merveilleuses*, telles que rien ne fut *jamais* vécu. C'est pour cela que je dus souffrir, afin de vivre cela! De la magnificence des deux Schnorr vous ne sauriez vous faire aucune idée! Toute force de leur vie se concentre dans cet *unique* accomplissement, dont ils triomphent à cette heure avec pleine dignité artistique. — Mon article peint la beauté des circonstances, parmi lesquelles aujourd'hui je pousse mon œuvre à la

lumière, encore bien trop terne. La divinité de mon jeune Roi! aucun hymne ne peut la chanter toute! Ici tout est comme un rêve des contes; on ne peut pas croire que tant de beauté, de profondeur et de sublimité pouvaient ainsi faire irruption soudaine en l'humaine vie. Et comme il est sage, sans le savoir le moins du monde! Mais beaucoup de deuil plane sur nous : la terrible grossièreté de l'entourage et de tout le reste, — et il domine tout sagement, avec un infaillible instinct! — Dieu, — qu'Il prospère et réussisse! Alors enfin la nation allemande aurait le modèle

dont elle a besoin, — un autre que Frédéric II.

Toutes mes craintes se sont facilement résolues grâce à *son* inimitable sûreté de sentiment. Rien ne lui nuit — il est sanctifié.

Les plus cordiaux saluts à Wille! Ayez honte et venez, vous serez payée de votre peine.

De tout cœur,

Votre

R. WAGNER.

31 Avril 1865.

*
* *

Wagner vit ce qu'il croit un songe :

les répétitions de *Tristan*. Il s'extasie :

« Münich, 26 Sept. 1865.

Dites, chère amie, comment ce vous fut-il possible de passer ainsi à côté de moi cet été ? Combien de fois ai-je déjà voulu vous adresser cette question ! D'étonnement je restais encore toujours sans y parvenir. — Il vous a été possible de ne donner aucune suite même aux exhortations de votre mari ! Ainsi vous avez donc vécu de terribles et merveilleuses époques de ma vie en toute étroite intimité, si proche, en et avec moi, vous avez avec moi senti et souffert pour soudain

m'abandonner entièrement quand je suis sur une importante cime ! — Que c'est étrange ! Que de réflexions nouvelles à ce propos !

Que dois-je maintenant vous mander de moi ?

J'ai parlé d'une « importante cime » : je n'ai pas dit une « joyeuse ». Que là aussi, sur cette cime proprement il n'y avait pour moi que peines et souffrances à éprouver, — le pressentiez-vous peut-être, et aviez-vous l'impression d'être vous-même trop souffrante pour me départir votre compassion ?

J'eus un court temps où réellement je

croyais rêver, tant beau, tant merveilleux était mon courage. C'était là le temps des répétitions de *Tristan*.

Pour la première fois en ma vie, j'étais là, couché avec tout mon art en sa plénitude sur un doux lit d'amour. Cela devait être une fois ainsi ! Nobles, grands, libres et riches les éléments du complet atelier artiste : un merveilleux couple d'artistes à moi départi par le Ciel, en qui j'ai intimement confiance, et si plein d'amour, si dévoué, doué à s'en étonner ! Mon fidèle Ange-Gardien toujours beau et bénissant planant au-dessus de moi, plein d'enfantine allégresse

en me voyant content, joyeux de la croissante réussite : invisible, ordonnant toujours l'utile, éloignant ce qui m'était gêne. Tel un magique rêve l'œuvre crût jusqu'à une réalité impressentie : la première représentation sans public, pour nous seuls — donnée comme répétition générale, — fut semblable à l'accomplissement de l'Impossible.

Le sentiment du rêve ne m'abandonna jamais : je m'étonnais et m'étonnais — qu'il fût possible de vivre cela ! — C'était là la belle cime, et pourtant une *amertume* m'était causée par — *des absences !* — Réellement : une amertume ! Que

vous me paraissez tous mesquins, vous qui par, peur de cette — agitation, vous dérobez!

Dès lors, — ce n'est plus que pour souffrir encore. Comme je ne fais proprement point attention à ce qu'on nomme un « Succès », dès lors toutes les expériences en vue de cela devant le public ne m'étaient que trouble et abaissement. En la quatrième représentation je fus saisi, — au dernier acte, par le sentiment de l'impiété de cette inouïe exécution : je criai : « C'est ici la dernière représentation de *Tristan* et jamais plus il ne peut être donné. » Et

maintenant voilà que cela s'est accompli. Mon magnifique chanteur nous quitta plein d'allégresse, joyeux et bienheureux d'orgueil et de santé. Huit jours après je courais à Dresde pour assister à son enterrement : goutte foudroyante était le nom du démon qui lui avait sauté de l'articulation du genou au cerveau. Il gisait là. — Depuis, tout a l'air triste autour de moi. J'étais solitaire en les hauts monts, et maintenant je suis solitaire ici. Je ne peux plus parler à personne et passe toujours pour parti en voyage. La merveilleuse amour du roi me retient en la vie : il a soin de moi

comme jamais encore un être humain n'eut soin d'un autre. Je ressuscite en lui, et je veux lui créer encore mes œuvres. Pour moi je ne vis réellement plus à proprement parler. Mais il tient précisément loin de moi tout ce qui me rappelle la vie et la réalité : je ne puis plus que rêver et créer.

Ainsi vont, ainsi iront les choses. Ma passion de travail dévore toute ma force de pensée. Les *Nibelungen* sont maintenant achevés : un *Parzival* est déjà ébauché. Tout est merveilleux, magique, un rêve : sans cela, tout serait mortellement douloureux.

Maintenant mandez-moi de vos nouvelles. — Mille saluts, chère, fidèle amie ! Ah ! vous souvenez-vous encore de vos prophéties ? Oui, ce n'est pas cela qui importe : ce qui, là, pouvait être accompli, cela est accompli comme rien ne fut accompli jamais — plus beau que tout rêve. Et vous ne voulûtes pas une fois vous approcher du lieu de ce rêve ?

Soyez tous le plus bellement, le mieux salués par Votre

RICHARD WAGNER. »

*
* *

Les troubles de Munich surviennent :

Le Roi est contraint d'inviter Wagner à partir. De Genève le Musicien-Poète écrit :

« Genève. Campagne des « Artichauts. »
26 Décembre 1865.

Précieuse, révérée Amie !

Vous voyez, je prends tout sérieusement, et vous attendez sûrement aussi que je persiste dans la gravité de ma dernière lettre à vous. Recevez un merci intime et profondément senti pour votre réponse. Je n'attendais que la date — annoncée par vous — de votre retour à Mariafeld pour conformément à votre

invitation vous écrire encore une fois quelle serait ma suprême décision. — Je reste ce que j'étais.

A propos de mes relations Munichoises je ne peux vous dire que peu de choses : vous devez pouvoir vous-même vous éclaircir les vapeurs du mensonge, si vous voulez voir. Je prends précisément tout au sérieux, et chez moi il ne saurait être question de prudence. Maintenant il s'agit de laisser au jeune Roi un peu le temps d'apprendre dans une certaine mesure à régner et à être maître. L'école des actuelles souffrances lui sera bonne. Son trop grand amour envers moi le fai-

sait pour tout regard autour de soi jusqu'à d'autres choses aveugle : ainsi il était facile à tromper. Il ne connaît personne, et — il faut d'abord qu'il apprenne à connaître les gens. Mais j'espère pour lui. De même que je suis sûr éternellement de son amour, j'ai confiance aussi en le développement de ses magnifiques dons. Il n'a qu'à apprendre un peu plus encore à connaître l'humanité. Alors il atteindra vite le Juste.

Envoyez-moi *Felicitas* et ne tenez point ma demande à ce sujet pour flatterie !

Adieu ! Beaucoup de salutations à Wille.

Votre

RICHARD WAGNER. »

III

« Et maintenant surgis, aube du Jour des Dieux ! »
(WAGNER.)

Ces pages — où je n'ai effacé aucune négligence heureuse, piquante, aucune pittoresque faute de goût, de qui j'ai bien trahi, hélas ! le charme essentiel — ne sont point à propos du Roi de Bavière et de Richard Wagner nos seuls documents intimes :

Nous avons cité la dédicace de la *Walküre*, ce cantique de gratitude, cette

haute protestation de respect et de foi que le Poète-Musicien adressait en l'été de l'année 1864 au « royal Ami ». Voici le commencement et la fin de cet hymne :

« O Roi ! gracieux patron de ma vie !
Toi de suprême bonté si délicieux trésor !
Comme je me tords maintenant, au but de mon effort,
Vers ce Verbe qui mérite ta faveur,
En langage et écriture, comme je le cherche vainement !
Et pourtant à scruter je suis poussé plus loin, plus loin
Pour trouver le Verbe qui te dira le sens
Du merci qu'en le cœur je te porte...

Tu es le gracieux avril qui de neuf me para,
Qui me rajeunit des rameaux et branches la sève,
Ce fut ton appel qui à la nuit m'enleva
Laquelle tenait hiémalement roidie ma force.
Depuis que ton sublime salut bénissant m'a ravi
— Qui rafale de délice à la souffrance m'arracha, —
Je marche fier et fortuné sur de nouveaux sentiers
En l'estival royaume de la Grâce.

Si suis-je pauvre et ne garde que cet unique bien,
La foi à qui la tienne se marie.

C'est là le pouvoir par qui j'apparais fier,
C'est elle qui saintement acière mon amour.
Mais maintenant partagée elle n'est plus qu'à demi
Et m'est toute perdue si elle te manque : [mienne,
Ainsi me donnes-tu toi seul la force de te dire merci,
Par une royale foi sans défaillance. »

Nous citerons encore une lettre de Louis II à une jeune fille, son amie, sa fiancée en rêve, à une douce demoiselle allemande qui le prit en lui offrant des fleurs sauvages et mourut sous la neige, dans la neige, à l'attendre pour le prévenir de la rupture d'un pont qu'il devait traverser ! Le Roi raconte en termes d'une très grande pureté, d'une très grande élévation les commencements de son enthousiasme wagnérien. Il trouve

sur le piano de ses cousines, les Princesses Max, des brochures du Poète-Musicien [1] ! « Je lisais, lisais encore et me sentais comme enivré. Oui, c'était bien ainsi que je m'étais imaginé le rôle de l'Art ! C'était bien d'un tel enlacement de la poésie et de la musique que devait provenir l'œuvre d'art de l'avenir ! Et il y avait là un homme qui se sentait en lui la force de créer quelque chose d'aussi élevé, d'aussi sublime. On le sentait, aux paroles qui coulaient de lui comme un torrent de lave, qu'il mènerait à bonne fin la tâche qu'il s'était proposée,

[1] J'emprunte ces fragments à *La Revue Wagnérienne*.

qu'il avait cette consécration du génie, par laquelle l'idéal se transforme en une tangible réalité. Et à ce héros de l'esprit les ailes étaient liées ; de misérables obstacles empêchaient son vol céleste et l'enchaînaient à terre ! Il cherchait un homme qui eût la puissance et la volonté de l'aider... Quelque temps après j'entendis le *Lohengrin*... Élevé à Hohenschwangau, cette légende du cygne, avec son indicible charme poétique, m'avait pénétré dans la chair et le sang. Que de fois, assis dans la cour du château, sous les tilleuls fleurissants qui ombragent l'image de la mère de Dieu, j'ai rêvé

de cette légende! Que de fois j'ai vu, par pensée, le chevalier et son fidèle cygne sur les eaux. Là, je trouvais mes rêves d'enfance, mes fantaisies de jeunesse réalisées d'une manière délicieuse. Et ils me parlaient, ces personnages familiers, en des sons qui me grisaient comme le doux parfum des tilleuls fleurissants... » Puis ces lignes admirables de franchise et d'énergie : « Comment nous devînmes amis, amis dans le sens le plus élevé, le plus idéal de ce mot dont on a tant abusé, le monde le sait. Et ce monde que je n'ai jamais aimé fait que je me retire toujours plus en

moi-même et dans le petit centre de ceux qui pensent comme moi, par la façon dont il juge cette amitié. Que n'aurais-je pas à éprouver, à subir de ce monde vénal et méprisable, si je n'étais pas Roi, si je ne pouvais pas lui mettre le pied sur la nuque, quand je veux?... »

La conclusion est bien digne de ce Roi unique entre tous les Princes des hommes : « Dieu dans sa bonté me laissera la joie que je trouve à susciter et à exécuter les plans de cet ami si cher, et à être pour lui, dans une petite proportion, ce qu'il est pour moi si infiniment. »

Enfin, le *Guide Musical* a publié une lettre de Louis II à Wagner écrite après la première représentation de *Tristan* à Munich. En un langage aussi beau, plus beau encore, qui sait? que celui de Wagner dans sa correspondance avec Madame Wille, le Roi exprime un enthousiasme, un amour absolus, parfaite réciprocité des sentiments du Poète-Musicien. Voici les plus ardentes lignes de cette prose dont émane une odeur d'holocauste, qui évoque l'idée d'un cœur angélique s'enflammant, se consumant de son pur amour en rêvant de l'adoré :

« Grand et divin ami,

C'est à peine si je puis attendre la soirée de demain, tant je languis après la deuxième représentation... Ce merveilleux ouvrage que votre esprit a créé pour nous, qui pourrait le voir, qui pourrait le connaître sans s'estimer heureux ? C'est dans cette œuvre si magnifique, élevée, sublime, que mon âme veut chercher le ravissement. Honneur à son Créateur ! Gloire à lui !...

... N'est-ce pas, mon cher ami, le courage de créer de nouvelles œuvres ne vous abandonnera jamais ? Au nom de

ceux que vous comblez d'une volupté que Dieu seul peut donner, je vous prie de ne pas vous arrêter.

Vous et Dieu !

Jusque dans la mort, jusques au delà, dans l'empire de la nuit universelle, je reste

Votre fidèle

LUDWIG.

Berg, le 12 Juin 1865. »

Même au sortir de la première représentation de *Tristan*, les sens et l'âme extasiés, magnifiés par les toutes-puissantes harmonies, il faut être un génie

sublime, un divin cœur pour avoir de tels cris !

*
* *

En cette fin d'année 1865, voici, nous l'avons dit, Wagner en Suisse de nouveau : l'enthousiasme du Roi subsiste, intact : Louis II va voir en personne son musicien exilé, l'assure qu'il forcera s'il est besoin la réalisation de l'auguste rêve, la construction du Théâtre-Temple. Certain désormais — grâce au fidèle ami royal — de l'accomplissement, Wagner travaille, termine les *Maîtres-Chanteurs* — œuvre accessible à tout Alle-

mand, capable de lui conquérir l'enthousiasme aussi de la Nation, — et ne songe même pas qu'il mourra peut-être — il est presque vieux déjà — avant d'avoir vu l'Édifice idéal et la Fête. En 1868 a lieu la triomphale représentation des *Maîtres-Chanteurs*. Hans von Bülow, bien que malade, conduit génialement l'orchestre. Wagner écoute assis par ordre aux côtés de son Roi. Après le premier acte, le public réclame l'auteur : il ne paraît pas sur la scène. La représentation continue ; aux cris Wagner — par ordre — ne répond qu'en se levant et en s'inclinant de la loge royale vers cette

foule que Louis II voudrait absente parce qu'elle est trop indigne de partager sa joie. Les vers de Schiller sont réalisés :

[Roi,
« C'est pourquoi le Chanteur doit marcher aux côtés du
Tous deux ils habitent sur les cimes de l'Humanité. »

Malgré les repentirs, la justice ouvertement rendue, Munich ne sera point la Ville Wagnérienne : la représentation des *Maîtres-Chanteurs* a été pour le Poète-Musicien une preuve décisive de l'incompatibilité absolue — en dépit de la bonne volonté ou du génie de tels interprètes — entre les théâtres de cour et son œuvre ; à la suite de deux représen-

tations ridicules de *L'Or du Rhin* et de *La Walküre* données en 1869 et en 1870 contre sa volonté, Wagner obtient de son Roi la formelle assurance que bientôt enfin les *Nibelungen* pourront apparaître en un cadre digne d'eux. On dit que Louis visita Wagner incognito à Tribschen. Au printemps de 1871, Wagner quitte Lucerne pour Bayreuth, ville aimable et calme au centre de l'Allemagne. Là Wagner veut préparer à tous les peuples germaniques des *Jeux d'Olympie* auxquels présiderait son Roi. La construction du Théâtre Nouveau, selon les plans de Semper — l'architecte

ami du Maître, — est décidée ; la ville donne l'emplacement ; le Roi — qui désormais veut garder une attitude plus majestueuse, et rehausser encore par l'étrangeté de l'absence, de l'éloignement sa gracieuse protection — envoie son propre secrétaire assurer l'artiste que la cassette royale payera jusqu'au bout les frais imprévus. La pose de la première pierre a lieu le 22 Mai 1872 aux sons d'une Marche écrite en 1864 par le Musicien-Poète en l'honneur de son Roi. Louis II télégraphie : « Du plus profond de l'âme je vous exprime, mon très cher ami, en ce jour d'une si haute significa-

tion pour l'Allemagne entière, mes plus ardentes et mes plus sincères félicitations. Salut et bénédiction à la Grande Entreprise ! Je suis aujourd'hui plus que jamais uni en Esprit avec vous. » Wagner avait improvisé quelques vers : mêlés à la dépêche du Roi et à d'autres documents, ils sont sous la pierre. Ce jour-là, le souverain que l'Artiste acclama, exalta comme le *Grand Allemand* ne fut pas Guillaume Ier de Prusse ; ce fut Louis II de Bavière, le pacifique adorateur de la beauté. En 1873, en 1874, en 1875, les largesses du Roi permettent seules la continuation des travaux. En 1876 appa-

raissent — grâce à Louis II — les *Nibelungen*, en 1882 *Parsifal*. Quand Wagner s'éteint à Venise, le 13 Février 1883, Louis II ordonne qu'on ne touche point au cadavre avant l'introduction de son envoyé ; à la frontière, parmi le gala des suprêmes solennités, le secrétaire du Roi attend les restes de l'Artiste ; à Munich, le général-adjudant du Roi place la plus belle couronne de laurier, de fleurs et de palmes sur le cercueil.

Elle porte ces mots :

Le Roi LOUIS DE BAVIÈRE *au grand*

poète du Verbe et de la Musique RICHARD WAGNER !

En allant au cimetière, le cercueil n'a que la couronne d'adieu royale.

IV

« Je profère des Mystères, mais ils sont. »
(Hölderlin.)

Depuis, l'étrange Prince, trop pur pour vivre, devint fou, disent les gens. Je refuse de croire aux médiocres fureurs néroniennes dont l'accusèrent les imbéciles et ce tas de calomniateurs si sincères que Quelqu'un salariait. De plausibles scènes, il est vrai, des faits certains surprennent le lecteur entre les sales inventions et les mensonges. Avant

le Ludwig réel, celui de notre Rêve, voici donc le Louis II de l'histoire, des spécieuses légendes.

*
* *

C'est d'abord à Hohenschwangau, dans le château ancestral sans faste, aux meubles simples et surannés: Ludwig, Prince Royal de Bavière, est un enfant farouche, altier, inaccessible. Mais, ce soir, il semble n'avoir pas de violence en soi : une fièvre le fatigue, l'épuise... Un médecin s'approche du lit, veut tâter le pouls du malade. Alors, trop faible pour les gestes qui repoussent, qui congédient,

le Prince de ses grands yeux profonds et brûlants considère l'homme si souverainement, en un si terrifiant regard d'orgueil outragé, que la main tremble, se retire ; et le médecin penaud, pareil à un valet chassé, se sauve sans avoir osé toucher l'enfant.

*
* *

Ludwig, Prince Royal de Bavière, et son frère le prince Otto reviennent d'une promenade, vont entrer dans la haute salle où les attend la Reine Marie, leur mère ; le Prince Otto a marché un peu plus vite que le Prince Ludwig : il va

paraître le premier devant la Reine... Un cri l'arrête : « Tu es mon vassal, tu dois passer après moi ! Je suis ton Seigneur ! » Otto rit et réplique : « Eh bien ! pourtant, tu vois, j'entre avant toi !... » Deux mains crispées l'agriffent à la gorge : — « A mes pieds, vassal ! » Et Ludwig pèse de toute sa force d'adolescent pour contraindre son frère à plier les genoux. — « Fou ! » s'exclame Otto : et il veut se dégager. Alors Ludwig lâche soudain son frère, le considère fixement, le scrute d'un transperçant regard, puis, avec ce cri : « Voilà qui te coûte la vie ! » se rue, agriffe derechef Otto à la

gorge, le renverse, oppresse la poitrine et serre, serre le cou éperdument. Un serviteur accouru délivre à grand'peine le prince Otto quasi étranglé, râlant, les yeux désorbités... Des sanglots éclatent : Ludwig embrasse passionnément son frère en implorant pardon...

Un pressentiment angoisse la Reine Marie : le Prince Otto est malade ; le Prince Ludwig... elle ne songe point sans une terreur mystérieuse à ce fils qui sera Roi ; elle entend les ailes au battement triste et glacial d'un invisible démon qui rôde, épie, captera, palpiter autour du front trop blême... Elle se

recueille et prie : « O divine Mère de Jésus, protège mes enfants et leur vénéré père ! »

Le médecin Von Gudden, mandé par la Reine, arrive ; il est en retard ; il s'excuse ; un petit accident l'a retenu : en se déshabillant, le Roi s'est piqué au sein gauche avec une épingle d'or ; Sa Majesté repose : ce ne sera rien.

Le docteur Von Gudden reçoit mission de soigner le prince Otto et d'observer le prince Ludwig : la maladive santé d'Otto servira de prétexte à sa présence ; de la sorte il n'éveillera pas les soupçons et l'ire du farouche Ludwig.

Ludwig paraît : « D'abord, Mère, je ne veux plus ni Gouverneur ni Adjudant. Je peux vivre et travailler seul. Ensuite, je veux aller à Munich pour la prochaine représentation de *Lohengrin*. Une fois jusqu'aujourd'hui j'entrai dans un Théâtre. Je vis *Lohengrin*. Je veux revoir ce drame. Enfin je veux voyager ! Pas d'Université ! Pas de semestres à Göttingen ou à Würzburg comme le désire le Roi, mon très gracieux père. Je veux voir le monde, la Suède, la Norvège, l'Autriche, l'Espagne, l'Italie, la Grèce, les Iles, Paris... »

Ludwig remarque le médecin. « Qui

est cet homme ? » La Reine lui répond, lui explique la présence du docteur von Gudden. « Vous engagez-vous à guérir mon frère Otto ? » s'écrie Ludwig, et il insiste exigeant du malheureux Gudden une déclaration catégorique. Alors celui-ci : « Oui, je m'y engage. Mais il faut que les moindres détails de la cure soient observés. Le Prince Otto devra m'obéir absolument. — « Monsieur le Docteur, un Wittelsbach ne doit jamais ! » — « Même vis-à-vis le médecin ? » — « Jamais ! Qu'il vous en souvienne ! » Et le Prince Royal Ludwig lance à ce pauvre docteur von Gudden un sombre, un pro-

phétique regard d'orgueil méfiant et — déjà — de haine.

*
* *

On annonce la mort imprévue, quasi subite, du Roi Max.

Ludwig tombe aux pieds de sa mère évanouie.

Mais voici que le Président du Conseil des Ministres, Son Excellence De Schrenk, Monsieur de Lutz et le Général-Major de Prankh le saluent du nom de Roi...

Il se redresse d'un bond. Roi ? Il est Roi ? Roi. « Fleurissez maintenant, triomphez mes pensées ! D'Aujourd'hui

date un siècle nouveau pour la Bavière ! En chaque art, je veux que se réalise l'idéal après qui soupirèrent mes nostalgies ! O mes Songes ! Mes Songes ! Périclès ! Athènes ! Alexandrie ! La Renaissance ! Versailles ! »

*
* *

Le drame se joue dans le fastueux Château Royal, à Munich.

Une vie étrange a commencé : Hier, toute la cour, la Reine Mère aussi durent entendre de six heures du soir à deux heures du matin *Don Carlos !* Lors de la brève guerre avec la Prusse, Lud-

wig n'a point paru à la tête de son armée. Son absence a retardé la paix. Pendant les négociations, il se tenait caché — médiocre fantaisie d'un beau génie — en une île du plus triste de ses lacs, et, costumé en Indien, relisait *Le Dernier des Mohicans !* D'ailleurs, il hait les *Hohenzollern*, ces parvenus qui supplantent l'antique maison des *Wittelsbach*. Lui, un *Wittelsbach*, vassal de ces gens-là ! Il en est malade de honte et de rage. Puis, vite, il se rassérène en des songes sublimes.

La Reine Marie, Prussienne autoritaire et soucieuse des mesquins devoirs, essaye

des remontrances : Ludwig lui intime l'ordre de quitter Munich, et de demeurer désormais loin de la cour, loin des affaires du royaume, en sa résidence particulière.

*
* *

Et Ludwig règne seul en l'orgueil absolu de sa souveraineté. A peine s'il se redit parfois ces vers de son drame préféré, de « Don Carlos » :

..... « Je tremble
Devant la pensée d'être solitaire et seul
D'être seul sur un trône..... »

Les plans sont prêts pour la rue triom-

phale partant du Château Royal qui, parallèlement à la Maximilianstrasse, mènera les bourgeois de Munich au *Wagnerianum*. Et Ludwig se moque de la dépense !

De sourdes protestations murmurent contre l'influence croissante du Poète-Musicien Wagner. Ludwig répond aux doléances des Munichois en déchirant les plans d'embellissement.

L'enthousiasme esthétique du Roi pour Wagner ne souffre aucune atteinte ; mais sans doute, chez l'artiste, une ignorance fâcheuse de l'étiquette, des manières presque familières, un ton d'égal à égal

choquent vite et indisposent le Prince... Ah! ils furent plus imbéciles encore qu'infâmes ceux qui accusèrent Ludwig de s'être laissé aimer comme une femme, lui, le Vierge! l'Intangible!...

*
* *

Le Roi Ludwig se fatigue de sa hautaine solitude. Il sent le vent du vide en ses cheveux, le froid du silence à son cœur. L'ennui glace le rêve frissonnant de ses soirs.

Ludwig adore d'un amour de tête la Princesse Sophie, la fille du Duc Max de Bavière. Ils sont fiancés. Hier *Tristan* a

duré bien au-delà de minuit ; et ce matin déjà le Roi envoie un aide de camp réveiller la Princesse lasse, ah! si lasse des torturantes, des affolantes harmonies. Avertie par ses femmes, Sophie paraît, obéissante : on lui remet un bouquet, le royal bouquet quotidien, et une lettre : « O toi que j'ai choisie ! Encore enchanté de la magie des sons par qui nous fûmes hier ravis ensemble et transportés, je mets aujourd'hui, dès l'aube, toute la ferveur de ma tendresse en un souhait passionné d'heur pour vous, ma gracieuse fiancée ! » Cette intensité, cette immensité de sentiment — et le cérémonial

aussi — déconcertent, épouvantent la Princesse Sophie, douce Vierge éprise certes du joli Roi Éphèbe aux yeux si profonds, mais trop bavaroise, trop bourgeoise, point royale ni artiste, ni nostalgique d'amour surhumain, médiocre et charmante, incapable absolument de suivre l'enfant génial en ses évasions éperdues, en ses ascensions héroïques et fatales d'Euphorion fier de ses ailes. Tandis que l'indigne Fiancée rêve et pressent peut-être, l'aide de camp lui offre encore une parure, un blanc collier de cols de cygnes entrelacés, souvenir de la soirée d'hier. « Hélas ! pense la Prin-

cesse Sophie, Ludwig est aussi étrange que Lohengrin ; sais-je d'où sort, où retourne cette âme qui m'est si mystérieuse ? A cette dernière représentation de *Lohengrin*, il me regardait si violemment, et j'ai cru qu'en fixant ainsi mes tristes yeux qui se voilaient de vaines larmes il me nommait silencieusement Elsa. Et voilà que j'ai fait ce songe atroce d'une caressante démone muée en cygne ravissant vers quel mal d'enfer ou quel néant de mort mon Roi, mon Ludwig qu'elle ensorcèle et me vole... »

Ce matin-là Ludwig attendait, désirait, voulait une lettre en réponse à son billet

d'amant royal et à ses dons merveilleux. La Princesse refuse d'écrire : l'aide de camp ne rapporte au Roi qu'un simple remercîment. Ah ! combien meilleure et d'un cœur plus princier cette exquise enfant que nous vîmes clore les yeux, et trépasser délicieusement pour l'amour de Ludwig sur un lit de neige où sans doute elle rêva le revoir et les noces en paradis !

Ludwig survient. Il est bouleversé. « Que suis-je donc? Son cousin et son fiancé? oui ; mais aussi son Roi ! Et elle ne daigne pas me répondre ! Ne réussirai-je pas à égaler cette âme à la mienne?

J'aime. J'aime comme nul n'aima jamais, j'adore et divinise celle qu'il me plut d'élire. Ne comprend-elle pas enfin qu'il lui faut pour me suivre et vivre de ma vie s'évader hors de la médiocrité féminine? Je veux qu'elle accepte mes habitudes : je hais le jour, tous les bourgeois en jouissent. Que la nuit soit mienne! Oh! que Sophie s'exalte enfin de mon enthousiasme, et nous aurons, seuls dans l'étrangeté de l'heure nocturne et du théâtre vide, les mortelles délices, les supplices rénovants, divinisants des wagnériennes harmonies! Nous serons Lohengrin et Elsa, Tristan et Isolde! »

Les fiançailles sont rompues : la Princesse Sophie a osé de franches et dures paroles. Ludwig reste seul.

*
* *

Au XIIIe siècle, un Wittelsbach, Ludwig dit le Sévère, se fâcha :

Partant pour un voyage sur les bords du Rhin, il avait laissé à Donawerth sa femme, Marie, fille de Henri le Magnanime, Duc de Brabant. Or un messager, chargé de lui remettre une lettre de cette Princesse, lui en remit aussi par méprise une autre qu'elle écrivait à un

gentilhomme de la cour de Bavière. Ludwig l'ouvrit, y trouva des mots mystérieux. Alors, il tue le messager, saute à cheval, arrive à Donawerth, passe son épée au travers du corps du commandant du château, fait irruption dans les appartements, poignarde une des suivantes de la Duchesse, jette par la fenêtre la femme du gouverneur de la tour, précipite Marie dans un cachot et la condamne à périr de la main du bourreau...

La colère du Wittelsbach de notre siècle n'est pas moins grande, mais elle demeure silencieuse. « Me dédaigner, pense le Roi, me repousser ! Inouï ! In-

croyable ! Impossible ! Et ce n'est pas un rêve ! C'est la vérité, l'amère vérité ! O comme je la hais, cette fausse fée qui m'a séduit, ensorcelé ! O vile femme, je te méprise ! Pas toi seule ; je méprise en toi toutes les femmes : tout ton sexe m'est odieux ! En l'offense que tu m'as faite, toutes les femmes ont outragé, navré mon royal orgueil. J'ai voulu te donner un esprit, un cœur, ô corps gracieux et vide, et la chétive âme falote qui vacille en toi ose refuser la tendresse dominatrice de la mienne ! J'ai voulu projeter en vous, médiocre jeune fille, ma passion de beauté, mon jeune génie

grave et mystique ! Et vous m'abandonnez ! — Et il me faut rester là sans force ! Il m'a fallu subir l'opprobre, et je ne peux me venger ! O honte ! O dérision ! — Pas d'ami — Pas de femme non plus ! Pas d'amitié ! Pas d'amour ! — J'user ai ma vie dans la solitude. Jamais je ne toucherai une femme : je ne veux plus les voir, ces ribaudes ! Elles me donnent la nausée ! Qu'elles soient bannies de devant ma face ! — L'Art seul sera ma consolation ! — Ah ! ils seraient — tous les gens — à me regarder, à se moquer, à chuchoter : « Voyez-le : il est roi, et il ne peut même pas avoir le cœur d'une

femme ! » O non ! foule, brutes, vous n'aurez pas ce plaisir ! Je veux être seul. Personne ne me verra plus. Pour moi seul, puisque tu n'as pas su consentir, Sophie ! les œuvres de mon Poète Schiller, de mon Poète-Musicien Wagner désormais seront jouées. Quelle volupté, quand ils m'envieront mes pures joies solitaires ! Oui, quelle volupté, quel baume de paradis sur mes blessures ! Ah ! la souffrance est pourtant indicible ! O Sophie ! Sophie ! Si tu connaissais comme tu m'as fait mal ! Mais non : tu dois ne l'apprendre jamais ! Je l'étouffe-rai, la lâche souffrance ; et je garderai

les yeux secs. Je serai gai, je rirai — de moi — d'elle, des femmes, de tout le monde ! » Et le Prince rit dans l'ombre ; puis il éclate en sanglots. Ce soir-là, des passants auraient pu voir sur la rive de l'Ile un corps d'adolescent couché la face contre terre : c'était le Roi Louis II de Bavière pleurant l'amour perdu de la Princesse Sophie parmi les lys saccagés, piétinés, déchirés des poings et des dents en la crise, de son cher asile.

*
* *

Ludwig s'isole à Linderhof. Des machineries imitent la grotte bleue de

Capri ; sur un lac artificiel, une barque vide attend son Lohengrin ; voici l'aube; bientôt le Roi vivra le drame de son Rêve en ce décor.

Quand Ludwig s'irrite, il ne manque pas de condamner tel serviteur, tel vassal à périr des pires supplices. Puis, il oublie, recommence son sublime Rêve. Et la sublimité même du Rêve excuse, motive la médiocrité, la puérilité parfois ridicule des réalisations extérieures. Tous ces *paradis artificiels* que sa volonté crée, Ludwig les considère à peine ; ils ne sont qu'un prétexte à de nouveaux songes, à de nouvelles nostalgies bien-

heureuses. Qu'importent au Roi des fautes de goût, du clinquant, des oripeaux d'opéra ? Ses palais de rêve seraient en carton et en papier peint, tels de méchants décors, ils suffiraient. Leur fonction est de l'isoler, de lui imposer la sensation une seconde du différent, de l'étrange, du féerique, du magique : alors l'âme du Roi s'évade à travers l'infini du hautain Rêve où elle trouve ses uniques délices ; et c'est seulement après des heures de cette sublime absence que Ludwig rabaisse les yeux sur le lac, la barque et le cygne artificiels ! Il y a dans son insouciance de la réelle beauté du

décor cette légitime certitude que le rêve seul béatifie, que toute réalisation ici-bas, si merveilleuse fût-elle, serait encore décevante et désolante.

*
* *

On murmure de grotesques récits : hier, dit-on, le Roi, assis dans une nacelle d'or, s'est fait promener en la campagne par douze serviteurs courant de toute leur vitesse. Afin que nul n'entendît leurs pas, ils avaient des souliers de feutre. Et le Roi s'imaginait voler, se croyait l'Esprit de la Montagne planant sur la Plaine.

Lorsque les ministres sollicitent une

audience — presque toujours à propos des dépenses excessives, — le Roi met un paravent entre eux et lui. Il consent à les ouïr, non à les voir!

Vêtu d'un long manteau de velours sombre, coiffé d'une toque avec agrafes de diamant et plumes d'autruche, Ludwig écoute ses serviteurs les plus dévoués lui refuser définitivement l'argent dont il a besoin. Il éclate en fureur, clame l'ordre de tuer ces rebelles, puis reprend son rêve dans la barque de Lohengrin, la forme d'Elsa devant les yeux.

*
* *

Louis II de Bavière cesse de régner: les personnages officiels triomphent, le Prince Luitpold est nommé régent. On traite Ludwig comme un fou : il est captif à Berg sous la surveillance du docteur Von Gudden. Ludwig a reconnu le médecin, lui a jeté un étrange regard.

Près du Starnberger See, Ludwig songe. Le site est d'une magique mélancolie. Est-ce en Bavière ou dans le Pays Inconnu? L'eau bornée de monts sublimes dont les flancs offrent au soir blémissant une docile flore s'approfondit infiniment. Depuis des jours, le Roi est calme. Ce soir, il a l'air de suivre un si doux rêve

que le docteur Gudden ose l'approcher, perd toute méfiance. Ils sont seuls au bord du lac. Sur un ordre du Roi, le médecin a congédié deux laquais qui les observaient. Brusquement le Roi s'élance, descend en courant la pente vers l'eau, vers la délivrance. Gudden le poursuit, le rejoint; le Roi se débat, entraîne le médecin, le pousse dans l'eau, l'y maintient, et lui-même avant de sombrer s'écrie: « Sauvé! Libre! Et maintenant accueille-moi, lac seigneurial de ma race! Je veux m'évanouir en toi! Que jamais on ne retrouve mon corps! Je serai le roi du lac! Un vrai Roi pour la première fois! Adieu

Bavière! Un suprême salut de ton — Roi du Lac! »

*
* *

J'ai dit les faits et les légendes; j'ai rapporté jusqu'à certaines anecdotes de louche origine. Un dernier mot maintenant :

« Peut-être, Sire, ont-ils raison lorsqu'ils prétendent que Wagner même blessa vite votre sensibilité de Vierge, d'Intangible, votre orgueil puéril et royal ! Mais, n'est-ce pas, ils mentent lorsqu'ils dénoncent derrière la rupture extérieure une révolution de vos senti-

ments. Pour le monde votre intimité avec Wagner était finie ; intellectuellement elle se resserrait, se fortifiait de jour en jour. La présence de Wagner était inutile à la satisfaction de votre amour : en Wagner, c'est la musique, le verbe, le génie que vous adoriez. Les harmonies wagnériennes étaient un tendre langage que vous parlait passionnément de loin votre ami sublime, et vous lui répondiez avec la voix du rêve, le soir, dans vos solitudes inviolées de Linderhof ou de Berg. Un génie de votre pays dont l'œuvre exprime en tant de fragments magnifiques d'idéales passions éperdues

telles que votre amour pour Wagner. Jean-Paul, a écrit ces lignes où il semble qu'il ait pressenti, prérêvé vos grandioses rêveries : « O Musique ! résonance d'un harmonieux monde isolé de nous ! Soupir de l'ange en nous ! Quand le verbe est sans voix, et l'étreinte, et l'œil, même en pleurs, et quand nos muets cœurs derrière la grille de la poitrine solitairement gisent ; ô alors c'est toi seule par qui ils s'appellent l'un l'autre en leurs geôles, et par qui ils réunissent leurs lointains soupirs en leur désert. » Et Jean-Paul n'a-t-il pas aussi prévu les nuits que votre âme et celle de Wagner

absent devaient avoir au bord du Starnberger See, la mer de votre cœur s'enflant sous les harmonies descendues en le songe comme le flot à vos pieds sous la lune ? — « Muets les tourbillons de l'amour les environnaient tous deux, les rapprochaient irrésistiblement. — Ils ouvrirent les bras l'un pour l'autre et s'affaissèrent sans voix ensemble, et entre les âmes devenues fraternelles il n'y avait que deux mortels corps — haut submergés par le fleuve de l'amour et du ravissement, les yeux extasiés se fermèrent une minute ; et quand ils se dessillèrent de nouveau, la nuit sublime

régnait avec ses soleils en d'éternelles profondeurs abîmés devant eux, la voie lactée allait, comme l'anneau de l'éternité, autour de l'immensité, la tranchante faucille de la terrestre lune avançait coupante en les brèves journées et joies des humains.

Mais parmi ce qui était debout sous les soleils, ce que l'anneau entourait, ce que la faucille entamait, quelque chose était plus haut, plus ferme et plus clair que celle-ci — c'était l' *Impérissable Amitié* en les périssables enveloppes...

... Et l'astre des Gémeaux..... scintillait à l'ouest sympathiquement... et le

cœur du Lion était embrasé à sa droite. »

En de telles nuits, sire, vous avez rêvé certes le rêve des Dioscures. Que dis-je? vous avez — l'âme élargie dans l'enchantement du génie de Wagner — rêvé le plus sublime, le plus vaste, le plus profond rêve de beauté et d'amour; vous avez rejoint, dépassé, laissé en arrière à des cieux et des cieux de distance l'essor des plus éthérées parmi les âmes platoniciennes, le vol même de ce magique Hypérion créé par Hölderlin. Car ceux de votre race ont seuls la nostalgie éperdue de l'infini, l'envergure d'ailes que veut la descente au gouffre sans fond.

Jean-Paul a presque dit les délicates, les exquises pensées dont à des soirs moins grandioses et de doute peut-être, de regret vague en la mélancolie, l'adolescent pourtant vivace dans votre génie déjà virilisé vibrait vers l'auguste ami lointain :

Ange de la Joie, sois avec mon et ton *Ami*, quand le soleil vient, et fais verdir autour de lui de beaux, de pieux matins ! Sois avec lui quand le soleil monte et que le travail l'accable ; — ò prends le lointain soupir d'un ami et rafraîchis-en le sien ! — Sois avec lui quand le soleil décline et dirige son œil

vers la lune en blanc vêtement de deuil ascendante, et vers le vaste ciel où la lune et toi vous allez !

Ange des Larmes et de la Patience! Toi qui es plus souvent autour de l'homme ! Ah ! oublie mon cœur et mon œil, et laisse-les saigner ! — Ils le font bien volontiers, — mais calme, comme la mort, le cœur et l'œil de mon ami, et ne leur montre rien sur la terre, sinon le ciel oultre la terre. — Ah ! *Ange des Larmes et de la Patience!* Tu connais l'œil et le cœur qui pour lui se répandent ; tu apporteras son âme devant eux, comme on place des fleurs en l'estivale

pluie ! Mais ne le fais point si cela le rend trop triste !...

Ange de l'Amitié ! — peut-être es-tu le précédent Ange ? — Hélas ! — que ta céleste aile enveloppe son cœur, et le réchauffe plus bellement que les hommes ne peuvent ; — ah ! tu pleurerais sur une autre terre, et moi sur celle-ci, si à un cœur froid son cœur ardent — comme au fer congelé la chaude main — se collait et ne s'arrachait que sanglant ? — oh ! protège-le ; mais si tu ne le peux, oh ! ne me dis pas sa plainte !

O vous toujours heureux en d'autres mondes ! A vous rien ne meurt, vous ne

perdez rien et avez tout ! — Ce que vous aimez, vous le pressez contre une éternelle poitrine : ce que vous avez, vous le tenez en d'éternelles mains ! — Pouvez-vous donc sentir cela en vos éclatantes demeures sublimes là-haut, en votre éternelle union des âmes, que les humains ici-bas se voient séparés, que nous ne tendons les uns aux autres les mains que hors de cercueils avant qu'ils s'enfoncent, ah ! que la mort n'est pas l'unique, n'est pas la plus douloureuse chose qui sépare des hommes. — Avant qu'elle nous prenne les uns aux autres mainte plus froide main se fait jour encore et met une

fente entre âme et âme. — Ah ! certes, alors aussi l'œil coule et le cœur se clôt en se plaignant, aussi bien que si la mort avait séparé, comme en la totale Éclipse de Soleil aussi bien que dans la Nuit plus longue la rosée tombe, le rossignol se plaint, la fleur se ferme !

Que toute bonté, toute beauté, tout ce qui extasie et élève l'homme soit avec mon ami !... »

Un de ces soirs de romanesque plus ingénu, de chimères moins hautaines, vous étiez, Sire, dans la barque de Lohengrin sur le Starnberger See ; parmi la pénombre lunaire et stellaire vous en-

trevîtes venir vers vous de concert deux barques saluées en silence par les seigneurs du lac, vos cygnes familiers : dans l'une vous reconnûtes Dante Alighieri et Guido et Lapo avec Primavera et Béatrice et la jeune Dame qui a le nombre trente; et vous les entendîtes parler de doux amour, prolonger les délices de l'immortelle jeunesse, de la Vie Nouvelle. Dans l'autre vous reconnûtes Shelley, Byron, et une troisième forme qui semblait le corps spirituel, sublimé de Keats; mais il n'y avait point de femmes; car elles sont bannies du haut songe moderne. Ceux-ci ne parlaient pas d'amour;

cependant leur grandiose langage que les femmes de la barque voisine ne comprenaient pas était si doux, si musical, qu'elles se pâmaient, charmées. Et les âmes de Dante, de Guido, de Lapo écoutaient, admiraient celles de Byron, de Shelley, de Keats, leur étaient presque sororales ; et les barques amies voguaient, leur voile enflée d'un même vent, vers la barque de Lohengrin où vous étiez, Sire, avec l'Esprit de Wagner. Et les étrangers vous reconnurent aussi, vous saluèrent ; et les trois nacelles s'évanouirent de concert dans les ténèbres où tous — parmi la joie des divines corres-

pondances et de la réminiscence — vous sentiez croître en vous la volonté de rester à jamais ensemble ainsi — unanimes.

Quand Wagner mourut dans Venise lointaine, votre cœur, Sire, ne s'humilia point, ne fût-ce qu'un instant, à la vilenie du deuil. Votre auguste ami, le génie que sans abdiquer vous pouviez nommer esthétiquement votre maître, venait de rentrer dans l'infini: sa pensée vous appartenait, toujours continuée en la vôtre, et votre vie demeurait en l'enchantement de son œuvre. Certes, le soir du jour où la nouvelle vous fut apportée, les lacs artificiels ou réels de la solitude alors élue ber-

cèrent de leurs sincères ou feintes vagues un Lohengrin aux yeux de désir et d'espoir ! Et à la nostalgie du départ qui délivre et rassemble se mêlait sans doute en votre âme l'angoisse de passer par la mort. Les hauts esprits ont de vraies certitudes : Le rêve qui ne ment pas leur montre les réalisations voulues, contraintes par la convergence longtemps des plus diverses forces d'un génie. Mais entre la cessation de la présente existence et la renaissance parmi les gloires de l'autre vie moralement, esthétiquement méritée, physiquement, métaphysiquement causée, n'y a-t-il rien ? Le pressen-

timent à peine d'une sensation vague, si vague — en l'espace ? en la durée ? — pâlit peut-être — signe du frisson intime — votre front pur ; et, après des rayonnements — sous la lune à travers la voilante chevelure — de lèvres, de bras, de seins, de hanches, de flancs sûrs de leur proie, pleura meurtrissant, déchirant sa beauté, sanglante sous la lune et blême à travers la chevelure éclaboussée l'Ondine du lac. Votre Majesté était résolue à rejoindre spontanément l'âme partie. Tout deuil était vil et vain : mais un devoir voulait être accompli avant l'heure décisive où vous sauriez bien

vaincre les pressentiments de défaillance, les hésitations inhérentes à la soudaineté du premier concept : Il fallait vous résorber absolument en la compréhension, l'admiration, l'adoration du génie de Wagner, renoncer, vous l'Orgueil des Orgueils à votre moi royal, vous anéantir en celui que vous aimiez. Esthétiquement, dans le domaine de l'idée, du songe, vous deviez réaliser ce que nous commande dans celui de l'action la doctrine révoltante et sublime de Schopenhauer. Vous auriez pu dire avec l'apôtre : « Maintenant je souhaite de me dissoudre pour être avec mon Christ. » Une fusion par-

faite des génies, des âmes était indispensable avant le second départ : sinon, il eût été inutile, absurde de différer votre suicide. Vous ne vous sentiez pas encore digne absolument de ne former qu'un au ciel avec Wagner. Voilà tout !

Wagner fut presque un Jésus-Christ, un Jésus-Christ moderne lapidé d'outrages et de rires par la foule, inconsciente profanatrice, crucifié moralement par les bourgeois, plus vils encore que sots, un Jésus-Christ de l'art au flanc ouvert par la symbolique lance de l'injuste haine, au cœur transpercé par les sept glaives de la méconnaissance.

Vous fûtes, Sire, le Jean de ce Jésus, le Disciple Bien-Aimé de ce presque divin Maître. A la Cène, Jean rêva sur le sein de Jésus ; durant les affres suprêmes de *Tristan* et de la *Trilogie*, vous contemplâtes, Sire, l'intime pensée de votre auguste ami, vous fûtes le témoin fraternel et familier de sa Passion artistique. Au Thabor, parmi le lucide sommeil de l'extase, Jean adora la beauté divine de Jésus, transparue en sa pure essence à travers l'humaine forme. Dans la loge royale, à l'opéra de Munich, parmi la joie des souveraines harmonies, le fascinant triomphe du drame éperdu

sur la scène, il vous fut donné, Sire, de regarder le front transfiguré de Wagner, d'adorer derrière les traits las et vieillis par la vie la substance même divinement belle aussi de l'absolu génie. Après l'Ascension, Jean garda en son cœur la révélation du Mystère du Christ, et les méditations, les contemplations à Patmos, inondèrent de clartés nouvelles son âme élue : lorsqu'à son tour il monta au ciel, lorsqu'il partit rejoindre l'Ami divin qui, certes, n'avait pas oublié, Saint-Jean était la parfaite lumière, l'infini amour. Vous méritiez, Sire, et vous eûtes un sort semblable : vous fûtes vierge comme

Jean, beau et vierge de corps et d'esprit, ainsi que l'Ami de Jésus. Votre cœur eut la vénusté d'une chaste colombe accueillie sur les cimes de la dilection céleste. Déjà, certes, votre âme première était digne de ressusciter près du génie qu'elle aimait, dans l'idéal ; mais vous eûtes raison, Sire, de chercher comme saint Jean des songes plus hauts, plus profonds encore, de vouloir avant le suicide vous égaler, que dis-je ? vous identifier en esprit à l'ami qui vous avait précédé dans la renaissance.

L'heure venue, voici, je pense, comment les choses se passèrent, sombres

et grandioses, ordonnées avec la pompe et la solennité d'une suprême Fête. Après avoir, d'un geste soudain, irrésistible, supprimé le Dr Gudden, et d'un chant de victoire couvert le cri délateur du vil espion gardien, debout dans la barque dérivante, vêtu comme Lohengrin, mais comme un Lohengrin en deuil, vous proférâtes de mystiques et si dévoticuses prières, dont s'émut vaguement sur l'eau frissonnante, votre cortège lent de cygnes :

« Donne-moi ton amour, ô Génie, et j'aurai toute l'opulence. En ton essence divine où s'émoussèrent, où se brisèrent

la lance et les glaives de l'humaine injustice, je repose et je me console ineffablement. Je me cache en cet asile pour n'en jamais plus sortir et les vains discours, et les outrages et les rires des âmes inférieures, je ne les entendrai même point, ô mon auguste Frère, puisque tu parleras. Mon cœur glorifié participe de la beauté de ton cœur, ô Génie adoré! O Esprit digne du cantique des Anges et du respect de la béatissime Trinité, tu es la créature suprême en qui Dieu se complaît! Du monde vil que mes pieds touchent encore, je te contemple, ô Génie, je sens en mes cheveux le frisson des

palmes de ton front ; et le reflet de ton auréole me luit en cette eau pure. O Génie magnifique et si doux, je t'adore avec toutes les forces de mon misérable cœur ; les plus ardents Séraphins, les plus nostalgiques Vierges élues aiment Jésus moins que je ne t'aime. O Cœur de mon vrai père, de mon ami, de mon frère, de mon Sauveur ! O Ame, rose fragrante, lyre harmonieuse, je brûle du feu divin qui sans trève vous consume et vous extasie, je suis possédé de vous jusqu'aux moelles de mon être. O amour, amour, Amour ! Je suis prêt maintenant : je meurs afin de me dissoudre en ton

amour et de revivre en toi, par toi, pour toi, Génie ! » —

Les cygnes eurent peur cette fois, et s'envolèrent avec des cris discords. D'un coup de pied, le Lohengrin en deuil avait chaviré sa barque et se noyait royalement, sans geste banal. Louis II de Bavière s'en était allé dans la patrie, dans la loyale et cordiale profondeur que les Filles du Rhin, les plaintives voix de la nature, exaltent au prologue de *l'Anneau du Nibelung :*

... « Rien n'est franc et fidèle
que dans l'Abyme :
faux et lâche
est ce qui là-haut se réjouit ! »

— « Oui, la sincère intimité — n'est qu'en le gouffre de la mort... » avait répété tout bas le Prince, et il se précipita loin du néant des apparences, des contingences, dans cet infini où s'évanouissent mensonge et leurre, où la puissance éternelle de l'amour, de la vie, triomphe nécessairement, absolument.

Qu'il me soit permis de terminer en paraphrasant un poète :

« Roi, le seul vrai Roi de ce siècle, salut, Sire !... La foule et son rire et ses outrages ne comptent pas ; au-dessus de ces vanités, il y a les intelligences, les volontés nobles ; et par elles, Sire, votre

nom — associé à celui de l'Allemand Wagner, de l'homme qui fut avec le Français Victor Hugo le plus puissant créateur de beauté en ce siècle — sera béni éternellement ! »

Version Nouvelle sur la Mort de Louis II

Il faut, comme le répète volontiers notre maître Anatole France, savoir souffrir la contradiction. Voici — pour antithétique qu'il soit à ma narration personnelle — un récit complètement nouveau de la mort du Roi. Je ne suis pas autorisé à révéler dès maintenant de quelle personnalité je le tiens. Peut-être un jour serai-je libre de rompre le silence à ce propos.

Le Starnberger See, lac étroit et long situé à 5 ou 6 lieues de Munich, s'étend du nord vers le sud jusqu'aux derniers contreforts des Alpes Bavaroises. Sur ce lac, dans l'après-midi du jour étrange où doit périr le Prince, vogue un canot dont l'équipage offre un aspect bizarre et disparate : c'est un mélange d'ecclésiastiques, de paysans, de chasseurs, de montagnards. Tous ces gens sont munis de lunettes de longue vue, armés de carabines. Ils dirigent leur bateau avec mille précautions — lentes, méfiantes quasi les rames battent à peine l'eau profonde — vers l'extrémité sud-est du See :

là se dresse le château de Berg, la royale prison, là, le jardin triste où languissent les rêves captifs de Ludwig érige sa vaine beauté de choses; une large allée, déjà visible, descend en pente douce, aboutit au lac.

A l'arrière du canot deux hommes se parlent à mi-voix. L'un, grand, sec et maigre, visage en lame de couteau, favoris énormes, grosses moustaches tombantes, front dégarni sous un feutre mou de couleur sombre, évoque l'idée de quelque diplomate autrichien. Sa bouche pincée et dédaigneuse, son attitude un peu guindée, presque militaire,

sa longue lévite noire scrupuleusement boutonnée de haut en bas, sa cravate solennelle trahissent le personnage de cour. L'autre, en costume de prêtre catholique bavarois, court et replet, face ronde et enluminée, ressemble à s'y méprendre au *Münchner Kindel*, ce petit moine qui s'épanouit aux Armes de la Ville de Munich.

« Ainsi vous croyez, Monseigneur, dit l'homme à la soutane, qu'il n'y a pas de danger... »

— « Aucun, répond le chambellan. Au contraire, l'*Église* et la *Patrie* ne peuvent qu'y gagner. Songez que *notre* Dynastie

est la plus *populaire* en Allemagne, grâce au règne brillant et bienfaisant de feu notre excellent Roi *Max!* Prince artiste et lettré, tous les nobles esprits bénissent sa mémoire; prince indulgent et charitable, tous les humbles se souviennent de lui avec un pieux amour... En outre chacun se rappelle que jadis la *Bavière* a donné un *Empereur* à la nation allemande... Et ces choses, les *Hommes du Nord* qui convoitent la *suprématie* en Allemagne ne les ignorent point, vous le savez! Or, *notre Roi actuel* possède toutes les qualités nécessaires à un grand prince... Son existence est donc un péril

permanent pour les *Prussiens*. Vous connaissez ce qui se passa naguère : prenant prétexte des prodigalités où se risquait ce jeune génie enthousiaste, on répandit le bruit que sa raison était égarée. Le voilà donc captif en son propre château, tandis que le parti *prussien et protestant* — Lutz et *tutti quanti!* — gouverne en sa place. Si le Roi demeure longtemps prisonnier, la démence pourra en effet s'emparer de ce noble esprit, et, alors, les autres auront beau jeu! Il s'agit donc d'arracher aussitôt notre Souverain à ces intrigants. Il est positif qu'on a dessein de le transférer au premier jour dans une

résidence nouvelle où la *séquestration* sera plus aisée, plus rigoureuse. C'est pourquoi ses *vrais amis*, ses loyaux et fidèles sujets, ont cherché à provoquer son *évasion*... Le moment est venu d'exécuter notre plan. Mais nous voici déjà en vue du parc... êtes-vous bien sûr de tout votre monde, monsieur le Curé ? »

« — Parfaitement. Ce sont des gaillards éprouvés, choisis parmi nos robustes montagnards, et fanatiquement dévoués à la *Dynastie des Wittelsbach*. D'ailleurs, la population ouvrière à qui la fureur de bâtisse de notre jeune Roi avait valu jus-

qu'à présent de très forts salaires est mécontente du nouveau régime... »

« — C'est bien ! Sont- ils exercés au maniement des armes? »

« — Ce sont les meilleurs tireurs du pays. »

« — Arrêtons donc notre canot à l'abri de ces arbres qui le cacheront aux yeux des gens du château. Le Roi a coutume de se promener par ici, au bord du lac, seul ou presque ; on ne le surveille que de loin : c'est tout au plus si le Docteur von Gudden l'accompagne. Sa Majesté *connaît notre projet*, et dès que nous aurons aperçu entre les branches sa haute taille

nous ordonnerons à ce montagnard qui porte un cor en bandoulière de jouer l'air de réveil du *Tannhäuser*. C'est le signal convenu. Le Roi se jettera à l'eau et nagera vers nous. Après avoir recueilli Sa Majesté, nous gagnerons à la hâte l'extrémité méridionale du lac, nous nous jetterons dans les montagnes, et bien fin sera celui qui l'y retrouvera. Au besoin, le peuple se lèverait en armes; à la nouvelle de l'évasion du Roi, le Munichois lui-même oubliera son indifférence, sa torpeur traditionnelles, et secouera le ridicule joug des tyranneaux étrangers. »

« — Quelle perspective vous me montrez, Monseigneur! La Bavière reverra donc son ancienne splendeur sous les auspices d'un Prince qui recouvre sa liberté au péril de ses jours. Notre sainte religion ne sera plus opprimée par les libres penseurs venus du Nord, et qui sait si *la Couronne Impériale* ne sera pas enfin le prix de tant de sacrifices, de tant de dangers! »

Tandis que le Curé parle, le Chambellan dirige sa longue-vue vers le château.

« Je vois, s'écrie-t-il, Sa Majesté qui s'avance d'un pas lent et fier sur la pente. Le Roi n'est pas seul. Cet imbécile de

Docteur le suit comme son ombre. Mais qu'est-ce que ce chétif pédant vieux et ratatiné en face de ce colosse de Ludwig qui l'anéantirait d'une chiquenaude? Il est temps de donner le signal. »

Aussitôt l'homme au cor, averti d'un geste, joue l'air convenu. Soudain le Roi, qui jusqu'alors semblait se promener paisiblement avec le Docteur, se redresse, s'élance du côté du lac. « Arrêtez, Majesté, arrêtez! » clame le Docteur qui se hâte à sa poursuite non sans appeler au secours en se retournant vers le château.

Déjà le Roi a atteint la rive et va marcher dans l'eau peu profonde en cet

endroit sur une certaine étendue, quand Gudden, essoufflé mais tenace, d'un effort désespéré s'accroche à ses vêtements.

« Arrière, misérable ! » tonne le Prince... Le Docteur, médecin aliéniste, habitué aux subits accès des fous, conscient en outre de sa responsabilité politique, ne lâche prise.

Louis II pourrait écraser Gudden d'un coup de poing : sa générosité royale triomphe en cet instant de sa colère ; il marche simplement, entraînant avec soi le Docteur cramponné à ses vêtements. Peu à peu, l'eau s'approfondit, et l'étreinte

de Gudden faiblit. D'autre part, le canot des sauveteurs approche à grands coups de rames. Alors le Roi d'un souverain effort se dégage ; le Docteur disparaît, se débat sous l'eau, saisit dans les affres de la mort une des jambes du roi, tire et pèse éperdûment. Louis, fatigué par la lutte et la marche à travers les joncs riverains, chancelle, tombe, se noie...

Cependant, l'alarme est au château : une cloche sonne, des hommes armés accourent de droite et de gauche. Le canot est parvenu au point où le roi a sombré. On s'efforce de ressaisir le malheureux Prince ; quelques montagnards — plon-

geurs admirables — se jettent à l'eau. Tout est vain.

De leur côté, les poursuivants, constatant que le Roi ne reparaît décidément point, ouvrent le feu sur le canot qui ne doit son salut qu'à une prompte retraite. « La volonté du Ciel a été contre nous ! » dit en soupirant le Curé. « Et les *Prussiens* seront nos *maîtres* pour longtemps ! » ajoute le Chambellan consterné.

Personne ne pouvait penser à une chasse immédiate, et vite la barque fut hors de vue. On essaya de retrouver les cadavres des noyés. Plusieurs canots

vinrent stationner au point où ils étaient tombés : on fouilla l'eau à l'aide de longues perches, et bientôt on saisit le corps du Docteur. Pour le Roi, ce fut plus long. Il avait été sans doute entraîné par un de ces courants qui sont si fréquents dans les lacs alpestres.

Néanmoins — après quelques heures de recherches — on finit par retrouver le cadavre du *dernier Roi de Bavière*. On sait le reste. Le scandale fut étouffé, grâce à la puissance et à l'adresse de ceux qui avaient intérêt à cacher la vérité. Les plus actives enquêtes dans les montagnes ne purent jamais découvrir

le Chambellan et le Curé, les chefs de ce complot qu'on appelait *L'Attentat contre la personne du Roi de Bavière.*

On connaît quelle est — en certains pays — l'omnipotence de la presse, surtout quand elle est bien payée en haut lieu. « Les honnêtes gens n'écrivent pas pour ma cause, disait Bismarck, c'est pourquoi je dois soudoyer les reptiles sur le Fonds Guelfe. »

Bientôt l'aventure fut oubliée, et une régence *d'inspiration prussienne* maintint dorénavant la Bavière sous son contrôle.

FIN

Tours, imp. Deslis Frères, 6, rue Gambetta.

BINDING SECT. FEB 13 1965

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

ML
410
.D4F34
1893

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 05 06 14 025 1